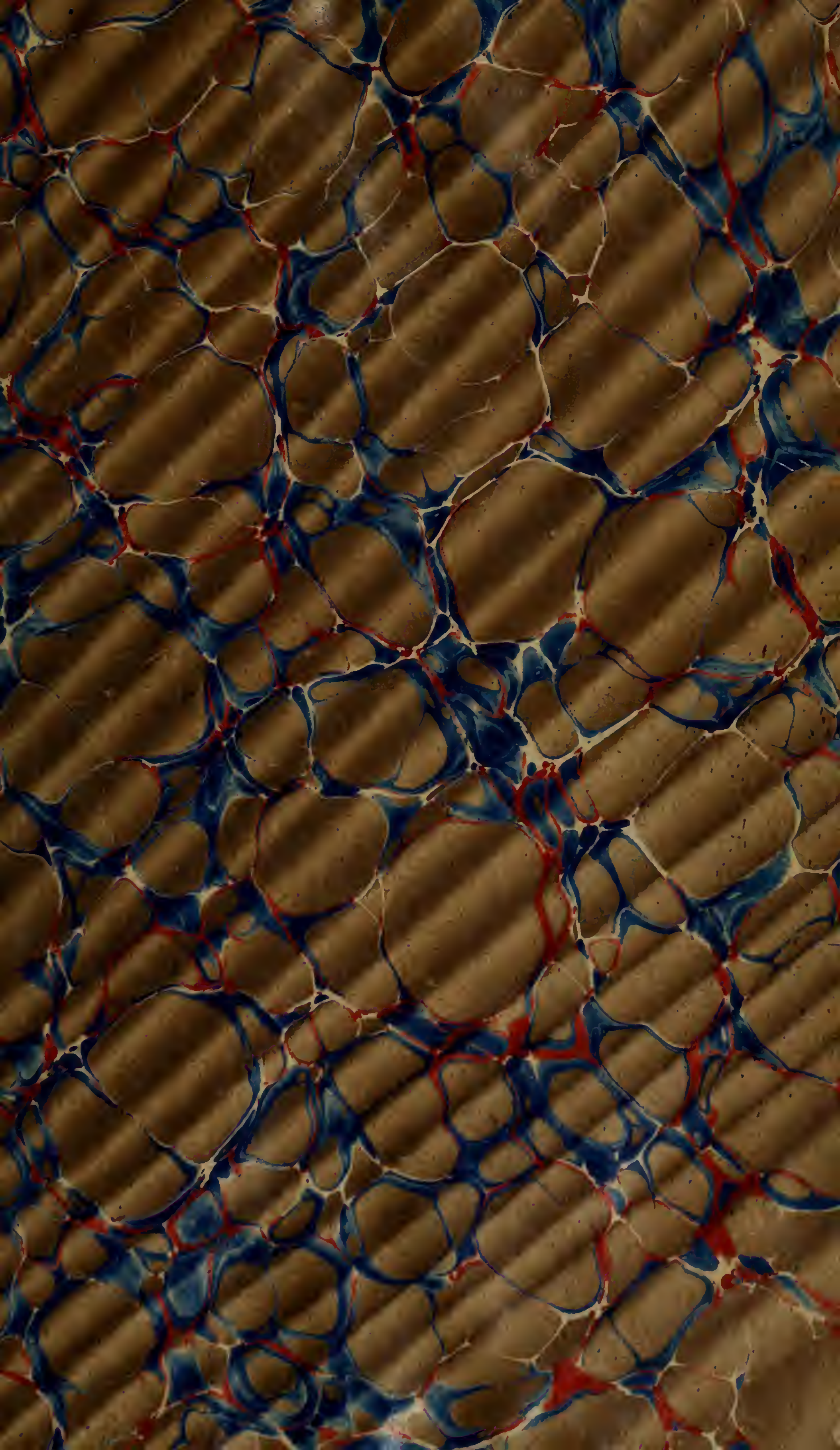






INSCRIPTIONS

DE

# HAMMOURABI

# INSCRIPTIONS

DE

# HAMMOURABI

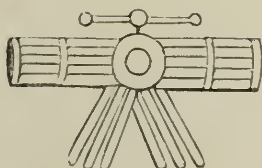
## ROI DE BABYLONE

(XVIe. SIÈCLE AVANT J.-C.)

TRADUITES ET PUBLIÉES AVEC UN COMMENTAIRE A L'APPUI

PAR

M. JOACHIM MÉNANT



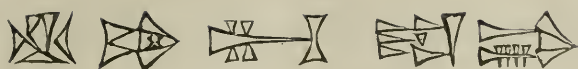
PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

7, rue du Cloître-St.-Benoît

M DCCC LXIII



---

Les notions les plus élémentaires de la lecture des textes assyriens permettent de lire le nom de *Hammourabi, roi de Babylone,* dans un grand nombre d'inscriptions de la Chaldée; quelques-unes émanent directement de ce roi. Un vase en bronze trouvé à Ghérarah (1), des anneaux en bronze trouvés à Kalwadha, portent son nom et lui avaient certainement appartenu. Des briques chargées d'inscriptions, rapportées par Loftus des fouilles qu'il a exécutées dans la Chaldée, proviennent des ruines des palais que ce roi avait construits à Mughaïr et à Senkereh ; des tablettes trouvées à Telsiffer, dans le sud de la Chaldée, sont datées, soit de son règne, soit de celui de Samas-Anou. Le *British Museum* possède depuis long-temps une tablette de gypse, couverte d'une inscription en quarante lignes dictée évidemment par Hammourabi. Du reste, la plupart de ces inscriptions ont été publiées

(1) Conf. Layard, *Discoveries in Nineveh and Babylon.* London, 1853, p. 477.

par sir Henry Rawlinson dans le magnifique Recueil des inscriptions de l'Asie occidentale édité par le *British Museum* (1).

Le musée du Louvre possède également une inscription de ce roi : je ne sais rien sur sa provenance, si ce n'est qu'elle a été rapportée en France par M. de Perthuis, dans l'année 1858; elle est encore inédite. J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. de Longpérier, qui a bien voulu m'en laisser prendre une copie. Elle mérite d'ailleurs une description plus détaillée.

Cette inscription est gravée sur une tablette de gypse marmoriforme de 0,215 millimètres de long sur 0,080 de large; les deux côtés sont couverts de caractères; une des faces contient trente lignes d'écriture, l'autre trente-deux. Il est facile de voir que les lignes de ce côté, plus nombreuses et plus serrées, indiquent la fin de l'inscription. Les signes sont tracés dans le style archaïque de Babylone, c'est-à-dire dans le genre de ceux qu'on voit sur les briques de Nabuchodonosor et dans la fameuse inscription de ce roi, conservée au musée de la Compagnie des Indes. Le travail matériel de la gravure annonce toutefois, d'une manière bien significative, une origine plus antique. Ce n'est pas à dire que ce travail soit grossier; au contraire, les signes sont dessinés avec une netteté qu'on ne rencontre pas toujours dans les inscriptions plus récentes.

La première face est d'une conservation parfaite dans toute son étendue. Il en est de même des vingt premières lignes de la deuxième face; mais, à partir de cet endroit, la pierre a subi une altération sérieuse : des causes de destruction étrangères à l'action des hommes ont rendu méconnaissables un certain nombre de caractères. Quoi qu'il en soit, la restauration du texte m'a

(1) Conf. *The cuneiform Inscriptions of Western-Asia*, vol. I, pl. IV, n°. 14.

paru possible ; je crois avoir réussi à le compléter. J'en ai donné le premier une traduction, que j'ai eu l'honneur de lire à l'Institut, dans la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 6 février 1862.

Je vais essayer aujourd'hui de justifier ma traduction, et d'interpréter les autres inscriptions de ce roi, afin d'en tirer les renseignements dont l'histoire et la philologie peuvent profiter.

Pour bien comprendre les difficultés qui entourent la lecture les textes de Hammourabi, et l'importance de l'inscription du Louvre, il faut d'abord essayer de préciser l'époque à laquelle ces extes peuvent appartenir et le problème philologique qu'ils viennent résoudre.

On peut considérer dès maintenant, quelle que soit l'obscurité lont ces temps seront toujours enveloppés, que l'histoire de la Chaldée comprend plusieurs périodes essentiellement distinctes qu'il est facile de signaler. Je ne parlerai pas de cette période fabuleuse dont toutes les légendes des peuples de l'Orient nous offrent les étonnantes exagérations : on sait que les traditions chaldéennes en fixent la durée au chiffre énorme de quatre cent rente-deux mille années humaines. Dix rois inconnus ont régné ur ces contrées pendant cette immense période, qu'on peut évaluer à dix années cosmiques, et qui s'arrête à un cataclysme dont n retrouve la trace dans tous les livres sacrés du monde. Bérose, ui nous a transmis ces antiques traditions, signale ensuite plusieurs autres périodes dont les limites sont assez indécises et pendant lesquelles les Chamites, puis les Mèdes, puis les Scythes, nt régné sur ces contrées jusqu'au moment de la fondation de empire d'Assyrie, dont on peut fixer l'époque vers l'an deux nille avant Jésus-Christ.

Il serait, sans doute, téméraire de préciser la part qui revient à ces différents peuples dans les événements dont les légendes antiques nous ont conservé le souvenir. Cependant, dès la plus haute antiquité, certains faits apparaissent avec toute la réalité des faits historiques. La confusion des langues, la fondation de Babylone sont des événements qui nous sont attestés par les documents les plus positifs, de même que par les traditions les plus respectables. Il serait surtout très-intéressant, pour l'étude à laquelle nous allons nous livrer, d'avoir au moins quelques renseignements sur la dernière période et de connaître la civilisation qui a précédé la domination assyrienne, car elle a dû exercer une certaine influence sur celle que nous allons bientôt examiner; mais les documents font défaut et on doit se contenter des inductions auxquelles l'observation de certains faits, bien caractérisés dès l'origine de l'occupation assyrienne, peut légitimement conduire. Je ne veux sans doute rien avancer de trop précis sur cet âge, où le sentiment du temps semble s'effacer et où il est si facile de confondre les origines et les nationalités; toutefois, un fait important appartient certainement aux occupations primitives et semble se rattacher à la dernière civilisation scythique ou touranienne, quelle qu'ait été la durée de sa domination : c'est l'invention d'un système graphique qu'on désigne sous le nom d'*écriture anarienne*, et qui, après avoir subi des modifications plus ou moins importantes, a été accepté par les Assyriens, qui nous en ont conservé l'étonnante complication.

Vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, nous voyons donc surgir une ère nouvelle : un empire sémitique se fonde dans la Mésopotamie. La Basse-Chaldée formait alors un riche territoire, sur lequel s'élevaient des villes nombreuses et puissantes, gouvernées par des rois qui ont laissé leurs noms sur les briques de leurs

palais à Warka, à Mughaïr, à Senkerey, à Niffer, à Zerghul, à Abu-Sharein, partout où des centres puissants s'élevaient autour du centre commun qui devait un jour les réunir. Babylone, en effet, nous apparaît bientôt comme le siége d'une dynastie chaldéenne comptant, suivant Bérose, quarante-neuf rois, peut-être davantage, qui ont régné sur ce premier empire assyro-chaldéen, avec le titre de *rois de Babylone,* depuis l'an 2000 à l'an 1550 avant Jésus-Christ. Mais, à partir de cette époque, Babylone, qui avait jusque-là attiré autour d'elle toutes les puissances secondaires de la Basse-Chaldée, s'efface, et la capitale du vaste empire d'Assyrie se fixe dans les provinces du nord.

Que s'est-il passé alors? Comment Babylone s'est-elle trouvée absorbée ou conquise? — Les renseignements nous font défaut; il paraît qu'à la suite d'une invasion arabe, huit rois nouveaux ont régné sur la Basse-Chaldée pendant environ 250 ans; mais ce qu'il y a d'important à constater, c'est que, à partir de cette époque, Ninive devient la capitale de l'empire. Les rois, qui s'intitulent rois d'Assyrie, ajoutent à leurs titres celui de *Sakkanaku de Babylone,* titre sacré que nous pouvons traduire par *vicaires des Dieux à Babylone;* mais, sans prendre pour eux le titre de *rois de Babylone,* ils ne le reconnaissent plus aux souverains de la ville éternelle.

Cependant, vers l'an 800 avant Jésus-Christ, Ninive fut en partie détruite par Arbace et Bélésys, et le vaste empire dont elle était la capitale se partagea en plusieurs États qui devaient former un jour des royaumes importants en Médie, en Perse, à Suse. Babylone reprit son rang, ses rois leurs titres; puis, après des luttes successives, après la chute définitive de Ninive, vers l'an 625 avant Jésus-Christ, l'empire Assyro-Chaldéen atteignit aux plus grandes proportions. Cette dernière période s'étend jusqu'à l'an 538 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'au moment où Babylone et l'As-

syrie succombent sous les efforts de la domination arienne, qui allait désormais imposer son influence à la civilisation du monde.

Depuis lors, en effet, Babylone ne compte plus que par ses ruines, et c'est après vingt-cinq siècles d'oubli que nous recueillons avec une avidité respectueuse les trop rares débris qui nous permettent de reconstruire son histoire.

Or, parmi les textes les plus récents qui soient parvenus à notre connaissance, nous trouvons un document rédigé par Nabonid, un des derniers rois de Babylone, et qui nous donne un précieux renseignement sur la période à laquelle à dû appartenir le règne de Hammourabi. Ce monument, malheureusement très-mutilé, a été rédigé vers la moitié du VI$^{e}$. siècle avant Jésus-Christ. On y parle des anciens rois de Babylone et d'un roi qui avait déjà reconstruit un palais bâti dans l'origine par Hammourabi, long-temps avant le règne du rédacteur du document qui allait le restaurer à son tour. Les mutilations du texte ne permettent de saisir que la date de 700 *ans*. Ce chiffre pouvait être précédé sans doute d'un chiffre de mille, mais, dans tous les cas, il ne se prête qu'à un petit nombre d'hypothèses faciles à poser : on peut se demander, en effet, s'il s'agit de sept cents ans après Hammourabi, ou de sept cents ans avant la rédaction de l'inscription?—Cette date s'applique-t-elle au roi reconstructeur, ou bien à Hammourabi?—Les indications du monument ne sont pas suffisantes pour résoudre ces hypothèses; mais peu importe, car, en s'en tenant au chiffre seul, dans les limites les plus restreintes qu'il pourrait indiquer, on arrive à avoir la certitude que Hammourabi appartient à la première dynastie chaldéenne, et, dès-lors, que son règne doit être fixé entre l'an 2000 et l'an 1500 avant Jésus-Christ. C'est donc un des quarante-neuf rois indiqués par Bérose.

Sir Henry Rawlinson a fait connaître les noms de vingt-cinq rois de cette première dynastie, quarante fois centenaire, et M. Oppert a trouvé, dans le *British Museum*, une liste de rois rédigée sous le règne de Sardanapale, fils d'Assarhaddon, vers l'an 650 avant Jésus-Christ, qui permet de porter au chiffre de quarante-huit le nombre des rois déjà connus; la série est donc à peu près complète, et, d'après la place que Hammourabi occupe sur cette liste, nous avons la certitude qu'il est un des plus anciens.

Malgré les progrès rapides que la lecture des textes assyriens a faits dans ces dernières années, malgré le nombre des textes de cette première période déjà connus à Londres depuis long-temps, le véritable caractère des premiers rois de Chaldée avait été méconnu. C'était en vain que M. Oppert avait avancé, d'après des observations très-judicieuses, que ces rois parlaient la même langue que leurs derniers successeurs (1). Sir Henry Rawlinson, et ceux qui s'inspirent de ses idées de l'autre côté du détroit (2), pensaient généralement que cette langue était différente de celle qu'on parlait sous Nabuchodonosor et Nabonid; c'était, suivant le savant général, une langue *hamitique* qui était sans doute mêlée de sémitisme, mais qui lui paraissait assurément tout autre que celle à l'interprétation de laquelle il avait si puissamment contribué. Voici, du reste, quelle était la cause de son erreur.

On sait que l'écriture assyrienne est à la fois idéographique et phonétique; les inscriptions des Achéménides nous ont appris que certains caractères de cette écriture devaient être compris par

(1) Oppert, *Rapport à S. Exc. le Ministre de l'instruction publique et des cultes sur une mission scientifique en Angleterre*, p. 42, mai 1856.

(2) Conf. Loftus, *Travels and researches in Chaldea and Susiana*, p. 97;—Rawlinson, *On the Birs Nimrud* (*Journal of the royal Asiatic Society*. vol. XVII, p. 28, note 5).

les idées qu'ils expriment, et que d'autres pouvaient tour à tour exprimer des sons comme des syllabes, ou des mots comme des idées. On savait également que la valeur phonétique des signes n'avait aucun rapport avec le mot assyrien qui exprimait l'idée qu'ils représentent, et qu'il en était résulté des difficultés dont il est facile d'entrevoir la gravité. Mais on ignora long-temps jusqu'où la puissance du système idéographique pouvait s'étendre, et il fallut acquérir successivement la certitude que ce phénomène, qui s'était révélé dès les premiers essais de lecture, s'étendait non-seulement à tous les signes, à tous les textes, et qu'il y avait des mots, des phrases qui devaient être lus avec l'acception idéographique des signes; mais encore que cette puissance des signes pouvait être conservée dans des inscriptions entières. Et pourtant il en était ainsi pour la plupart des inscriptions de cette dynastie. Les Babyloniens lisaient ces signes qui exprimaient des idées en leur donnant les articulations de leur langue, comme les inventeurs de l'écriture auraient lu les mêmes signes, qui auraient toujours exprimé pour eux les mêmes idées, mais en leur donnant des articulations différentes. Aussi, pour nous, qui n'avions d'abord retrouvé que la valeur syllabique originelle des signes en lisant ces inscriptions avec les valeurs phonétiques qui nous étaient connues, nous prononçâmes des mots qui ne répondirent plus, pour nous, à la langue qu'on s'attendait à trouver dans ces textes, et, dès-lors, leur signification resta incomprise; ou bien, si nous parvenions à en saisir le sens général, nous étions amené à croire qu'ils étaient écrits dans une langue dont nous n'avions pas encore compris le mécanisme et dont il fallait chercher les lois.

C'était là l'erreur; il suffisait de donner aux signes leur véritable valeur et d'en comprendre le double rôle. Le monument du Louvre, écrit pour ainsi dire en entier dans le style phonétique,

est venu fixer la nature de la langue des premiers rois chaldéens. Ce texte eût été aussi bien interprété en Angleterre qu'en France ; seulement il n'y était pas connu. M. Oppert, qui était présent à la séance de l'Institut lorsque j'ai lu ma traduction, s'est trouvé immédiatement d'accord avec moi. J'indiquerai, du reste, les points sur lesquels son expérience a pu m'éclairer ultérieurement. D'un autre côté, en attendant le moment de la publication d'un texte de cette nature, qui rencontre toujours des difficultés et des lenteurs inévitables, je me suis empressé de le faire connaître partout où il pouvait être utilement connu (1), et partout il a été compris, au moins dans son ensemble, tel que je l'avais compris moi-même.

Je crois avoir suffisamment préparé les lecteurs qui ont bien voulu suivre mes travaux à comprendre la nature des difficultés que ces textes peuvent présenter; aussi j'en aborde franchement la discussion, en réclamant toutefois l'indulgence pour les erreurs que l'avenir pourra me faire connaître.

La première difficulté que les monuments des rois de la première dynastie chaldéenne pouvaient présenter provenait de la forme archaïque des caractères; il s'agissait, en effet, de ramener ces caractères antiques à leur forme moderne, dont la valeur nous est donnée par les inscriptions trilingues. On sait comment on a été mis sur la voie de cette identification, en comparant un fragment du cylindre en terre cuite publié par Ker Porter à un passage de l'inscription de Londres, et en continuant l'identification par la comparaison des passages identiques. Lorsqu'on a obtenu ce résultat, ces textes ne comportent plus que les difficultés

(1) Voyez la traduction que j'en ai publiée dans le journal anglais *The Athenæum*, London Saturday, september 20, 1862.

ordinaires que l'interprétation des inscriptions soulève et dont la discussion est désormais possible sans qu'on ait à recourir, à chaque instant, à la démonstration des principes les plus élémentaires de la lecture des textes assyriens. Toutefois, je les rappellerai ici brièvement.

L'écriture anarienne, avons-nous dit, est à la fois idéographique et phonétique. La valeur des groupes idéographiques nous est donnée lorsque, dans des passages identiques, les mêmes groupes sont transcrits par des groupes phonétiques. C'est donc sur la détermination des valeurs phonétiques que la lecture des textes assyriens repose ; or, les articulations phonétiques sont exprimées par des syllabes simples, telles que : *ma, du, ti,* etc., et par des syllabes complexes, telles que : *mat, pat, sul,* etc. Le dépouillement de quatre-vingt-dix noms propres contenus dans des inscriptions trilingues dont le texte perse offrait la transcription, et celui des noms propres bibliques contenus dans les inscriptions de Babylone et de Ninive, ont donné la certitude de la valeur de toutes les syllabes simples et du principe qui devait conduire à déterminer la valeur des syllabes complexes.

Les signes qui expriment des syllabes simples n'expriment qu'une valeur de cette nature. Les signes qui expriment des syllabes complexes sont *polyphones ;* mais on a la certitude de la valeur d'une syllabe complexe quand on rencontre cette syllabe exprimée, dans un passage identique, par les deux signes des syllabes simples qui la composent.

J'ai prouvé que l'ensemble des signes exprimant des syllabes simples formait un syllabaire complet, qui répond à tous les besoins de la langue, et que la connaissance de ces valeurs suffisait pour assurer la lecture des textes. En effet, ces signes se substituent, dans les mots qui renferment des syllabes complexes, aux signes qui en expriment la valeur, de même que les groupes idéo-

graphiques se substituent aux groupes phonétiques qui en donnent l'articulation.

Il y a plus : non-seulement tous les signes qui expriment des syllabes simples, mais encore tous les signes de l'écriture anarienne ont reçu des valeurs qui permettent de les transcrire. J'ai vérifié scrupuleusement les six cents signes environ qu'elle comporte, et qui peuvent se présenter au moins sous quatre aspects différents, et j'en ai constaté la forme et la valeur en contrôlant les valeurs acquises, tant par l'examen des moyens qui en avaient amené la découverte, que par la lecture des grandes inscriptions historiques et la comparaison des innombrables documents renfermés dans le *British Museum*. C'est un long travail de patience que je publierai un jour, avec la conviction qu'on pourra facilement en critiquer les résultats; mais j'espère qu'on ne sera plus obligé de le recommencer après moi. En attendant, je demande qu'il me soit permis de ne pas justifier la valeur ou l'identification des signes dont j'aurai, à chaque instant, l'occasion de faire l'application.

On a suffisamment compris, par ce qui précède, que les textes d'Hammourabi n'étaient pas faciles à interpréter au même point : celui du Louvre, de même que les inscriptions les plus récentes, peut être compris et expliqué dans toute son étendue; les autres, moins longs, résistent cependant à l'interprétation; mais, je ne puis trop le répéter, ils ne présentent pas pour cela des difficultés nouvelles. Tous les textes assyriens, les grands textes historiques des rois ninivites, les textes architectoniques des rois de Babylone, ainsi que les rares débris des textes des rois de la première dynastie chaldéenne, comportent les mêmes obscurités. Seulement, plus nous nous rapprochons de l'époque des Achéménides, plus aussi nous nous rapprochons des formes dont les inscrip-

tions trilingues nous ont donné la clef. Ces longs textes, où le système phonétique domine, n'offrent plus çà et là que des points indécis qui n'altèrent en rien le sens général du document, tandis que les textes des rois de la première dynastie, peu nombreux, peu étendus, et pour la plupart écrits en entier dans le style idéographique, nous laissent aux prises avec des difficultés plus nombreuses, voilà tout. Je ne les surmonterai pas toutes; mais, au moins, après avoir démontré par l'analyse de quelques-uns de ces textes que la langue de cette époque était la même que celle de la dernière période, je pourrai, je l'espère, indiquer à quelles conditions l'interprétation des autres est possible; et si je laisse encore peser quelque obscurité sur certains passages, il me sera peut-être permis de rappeler que ce sont des inscriptions sur lesquelles plus de trois mille cinq cents ans de silence et d'oubli ont passé.

Après ces considérations, oserai-je parler de la restauration des signes effacés? La fin du monument du Louvre offre, en effet, des altérations regrettables; cependant, quelque téméraire qu'il puisse paraître, au premier abord, de combler des lacunes de cette nature, on verra bientôt que mes restitutions reposent sur des observations qui donnent à cet égard la certitude la plus complète.

Enfin parlerai-je d'une dernière difficulté qui tient encore aux données générales de la question et qui devrait cependant rester étrangère à une discussion purement philologique?—Je le ferai sans doute, mais pour n'avoir plus à y revenir. L'impression d'un texte assyrien n'est pas, en général, chose facile, à plus forte raison celle d'un texte de la première dynastie. Les caractères archaïques manquent complètement. J'ai donc été obligé de dessiner mes caractères sur bois et de les faire entrer comme j'ai pu dans cette publication. Il en est résulté une difficulté de plus dont je ne me préoccuperais pas, si ce n'est que je crois utile de dire ici que je n'ai pu réussir à donner une idée de la beauté du type primitif, de la

netteté, de la hardiesse des caractères, et qu'il y a des nuances calligraphiques, qui ne sont peut-être pas indifférentes pour l'appréciation du monument, mais qui échapperont au lecteur parce que je n'ai pu les reproduire.

## § 1er. — INSCRIPTION DU LOUVRE.

1\. *Ha — am — mu — ra — bi .*

Hammourabi,

2\. *'sarru . dannu .*

rex potens,

3\. *'sarru . bab — ilu .*

rex Babylonis,

4\. *'sarru . mu — us — ti — is — mi .*

rex honoratus

5\. *ki — ib — ra — tiv . ar — ba — iv .*

in regionibus quatuor (mundi),

6\. *ka — si — id . ir — ni — ti .*

debellans inimicos

7.

*Marduk* .
Merodachi,

8.

*Riu* . *mu* — *ti* ⌢ *ib* .
Pastor gratiosus

9.

*li* ⌢ *ib* — *bi* — *su* . *a* — *na* — *ku* .
apud cor ejus. Ego!

10.

*Ni* — *nu* . *Ilu* . *au* . *Bel* .
Dico (illud) : Ilu et Bel

11.

*nisi* . *Su* — *mi* ⌢ *ir* — *im* .
populorum Sumiri

12.

*au* . *Ak* — *ka* — *di* ⌢ *im* .
et Accadi

13.

*a* — *na* . *bi* — *li* ⌢ *im* . *id* — *di* — *nu* ⌢ *uv* .
imperium tradiderunt;

14.

*si* ⌢ *ir* — *ra* — *zi* — *na* .
opibus eorum

15\. *a — na . ga — ti — ya .*
manus meas

16\. *yu — ma ⌢ al — lu ⌢ u .*
impleverunt.

17\. *naḥar . Ḥa ⌢ am — mu — ra — bi .*
Flumen Hammourabi,

18\. *nu — ḥu ⌢ us . ni — si .*
felicitatem hominum,

19\. *ba — bi — la . ad — mi ⌢ i . naḥal (?)*
Babylonis terræ canale,

20\. *a — na . nisi . Su — mi ⌢ ir — im .*
ad populum Sumiri

21\. *au . Ak — ka — di ⌢ im .*
et Accadi.

22\. *lu . aḥ — ri .*
perduxi;

23\. *ki — sa — di . sa . ki — la — li ⌒ in .*
ripas tortas

24\. *a—na . mi — ri — tuv . lu . u — ti ⌒ ir .*
in desertum bene circumduxi;

25\. *ka — ri ⌒ i . as — na ⌒ an .*
fossas irrigationis

26\. *lu . as — tap — pa ⌒ ak .*
bene excavavi;

27\. *mi ⌒ i . da — ru — tiv .*
aquas perennes

28\. *a — na . nisi . Su — mi ⌒ ir — im .*
ad populum Sumiri

29\. *au . Ak — ka — di ⌒ im .*
et Accadi

30\. *lu . as — ku ⌒ un .*
bene feci.

2ᵉ C.

1. *nisi* . *Su* — *mi* ⌒ *ir* — *im* .
populi Sumiri

2. *u* . *Ak* — *ka* — *di* ⌒ *im* .
et Akkadi

3. *ni* — *si* — *su* — *nu* . *naphativ* .
homines in pagos

4. *lu* . *u* — *pa* ⌒ *aḥ* — *ḥi* ⌒ *ir* .
bene dispertivi ;

5. *mi* — *ri* — *tav* . *u* . *ma* ⌒ *as* — *ki* — *tav*.
loca deserta et bene irrigata

6. *lu* . *as* — *ku* ⌒ *un* — *si* — *na* . *si* ⌒ *im* .
bene feci ea similia ;

7. *in* . *nu* ⌒ *uḥ* — *siv* . *u* . *naḥal* (?) .
prosperitate (?) et canale

8. *lu* . *i* — *ri* — *si* — *na* — *ti* .
bene irrigavi ;

9.

*su — ba ⌢ at . ni — ḥi — tiv .*
locum amœnum

10.

*lu . u — si — si ⌢ ib — si — na — ti .*
bene habitare feci ea.

11.

*ni — nu — mi — su .*
Dicimus illud,

12.

*Ḥa ⌢ am — mu — ra — bi .*
Hammourabi,

13.

*s'arru . dannu .*
rex , potens

14.

*mi — kir . ilu . rabu . rabu . a — na — ku .*
adorator dei maximi , Ego!

15.

*in . i — mu — ki ⌢ in .*
secundum voluntates

16.

*ga ⌢ as — ra — tiv .*
immutabiles

17.
*sa . Marduk . id — di — nav .*
quas Merodachus manifestavit,

18.
*dura . ṣi — ra — am .*
mœnia excelsa

19.
*in . i — bi — ri . ra — bu — tiv .*
in molibus magnis,

20.
*sa . ri — sa — su — nu .*
quorum capita eorum

21.
*ki — ma . 'sa — tu — im . i — li — a .*
instar montium se attollent,

22.
*in . ris . naḥar . Ḥa — am — mu — ra — bi .*
in ostium fluminis Hammourabi,

23.
*nu — ḥu — us . ni — si .*
felicitatis hominum,

24.
*lu . i — bu — us .*
bene perfeci.

25.

*dura . su — a — ti .*
Mœnia ista,

26.

*dura . um — mu . ba — ni ⌒ it . iti .*
mœnia matris genitricis et

27.

*a — bi ⌒ iv . a — li — di — ya*
patris genitoris mei,

28.

*a — na . su ⌒ ur — bu . lu . ab — bi .*
ad glorificandum bene nominavi .

29

*in . um — mu . ba — ni ⌒ it .*
in . . . . . . matris genitricis

30.

*a — bi ⌒ iv . a — li — di — ya .*
patris (que) genitoris mei

31.

*in . ki ⌒ ib — ra — tiv .*
in regionibus quatuor mundi

32.

*lu . u — si ⌒ ib .*
bene habitavi.

Voici maintenant la traduction française de cette inscription :

« Hammourabi, — roi puissant, — roi de Babylone, — roi qui « s'est fait écouter dans les quatre régions, — qui combat les en- « nemis de Mérodach, — le pasteur suprême, favori de son « cœur, moi !

« Nous disons : le dieu Ilu et le dieu Bel m'ont donné le pou- « voir sur les peuples de Sumir et d'Accad ;

« — Ils ont rempli mes mains de leurs tributs.

« — J'ai creusé le Fleuve-Hammourabi, Bonheur des hommes, « pour les peuples de la Babylonie, et l'Aqueduc pour le peuple de « Sumir et d'Accad.

« — J'ai porté ses rives sinueuses dans le désert ;

« — J'ai creusé des fossés d'irrigation ;

« — J'ai procuré des eaux continuelles au peuple de Sumir et « d'Accad.

« — J'ai réparti les hommes du pays de Sumir et d'Accad dans « des districts étendus ;

« — J'ai distribué également les eaux dans les plaines désertes « et dans les plaines fertiles ;

« — Je les ai arrosées avec le *nuḳus* et le canal ;

« — Je les ai fait habiter comme une demeure d'agrément.

« — Nous disons ceci, Hammourabi, roi puissant, adorateur du « plus grand des Dieux, moi !

« — D'après les décrets irrémissibles que Merodach m'a donnés,

« — J'ai construit, sur les grandes berges, un fort dont la tête « s'élève comme une montagne à l'entrée du Fleuve-Hammourabi, « Bonheur des hommes.

« — J'ai nommé ce fort, pour sa gloire, du nom de ma mère « qui m'a donné le jour et du père qui m'a engendré.

« — Sous la *protection* (?) de la mère qui a engendré le père qui « m'a donné le jour, je demeure dans les quatre régions. »

Tel est le sens de l'inscription dont nous allons maintenant examiner les détails. Je crois devoir, toutefois, rappeler encore quel-

ques principes élémentaires de lecture qui simplifieront les citations assyriennes que je pourrai faire dans le courant de cette analyse.

Je me suis conformé, pour la transcription, aux principes généralement adoptés : ainsi, j'ai rendu par les articulations des lettres *ḥ, ṭ, ḳ, ṣ, s'*, les signes qui répondent aux articulations des lettres ח, ט, ק, צ, ס ; le *s* exprime la double valeur du ש ; les autres lettres n'offrent pas de difficulté. On sait que, d'un côté, l'écriture anarienne exprime les voyelles par des caractères spéciaux qui n'ont pas de représentants dans l'alphabet hébraïque, et que, d'un autre côté, cette écriture ne présente d'autres signes pour correspondre aux articulations des lettres א, ה, ו, י, que ceux qui sont indiqués par la voyelle avec laquelle ils s'articulent. Il en est de même de l'ע, dont les Assyriens réussissaient cependant, dans certains cas, à indiquer la présence.

Les groupes qui représentent des mots sont séparés par des points ; les valeurs syllabiques sont distinguées par des traits-d'union. J'ai cru, toutefois, devoir recourir à une notation spéciale quand deux syllabes simples doivent se fondre dans une syllabe complexe ; j'ai indiqué par le signe ⁀ la liaison de ces deux caractères. Ainsi, l'expression *ma⁀at* indique que la valeur des deux signes *ma* et *at* peut se contracter en une syllabe unique, que nous prononçons *mat* dans les deux cas. Cette notation m'a paru nécessaire pour distinguer les suffixes ou les flexions grammaticales qui s'ajoutent quelquefois après des mots terminés par des voyelles avec lesquelles la contraction est impossible ; c'est pourquoi j'ai écrit *ka-si⁀id,* que l'on doit prononcer *kasid,* avec le signe ⁀ ; mais j'ai écrit *arba-iv,* et non pas *arba⁀iv,* parce que les syllabes doivent rester séparées.

J'ai rendu les idéogrammes par leur transcription assyrienne, en un seul mot, sans en séparer les syllabes, toutes les fois qu'elle m'était connue ; quand elle ne l'est pas, ou pour la discussion des groupes, je les ai représentés par la valeur syllabique des signes,

mais alors en les écrivant en majuscules italiques, comme cela se pratique habituellement (Conf. *Les Noms propres*, p. 23) : ainsi, ***DA.LUM*** est l'expression idéographique que les Assyriens prononçaient *dannu*.

Ces quelques indications suffiront peut-être, bien qu'il soit assez difficile de préciser où ces notions préliminaires devraient s'arrêter, pour faire comprendre la discussion à laquelle nous allons maintenant nous livrer.

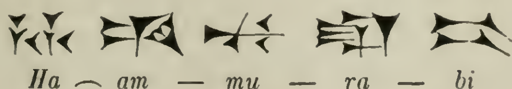
1er. CÔTÉ.

1. 

*Ha — am — mu — ra — bi*.

Hammourabi.

Ce nom ne présente aucune difficulté de lecture : tous les signes qui le composent sont pris avec leur valeur phonétique, et ils peuvent être aisément ramenés à leur forme moderne. Nous en avons la preuve par la transcription que nous en trouvons sous sa forme néo-babylonienne dans les textes de Nabonid (W. A. (*), pl. 69, col. II, lig. 8).



*Ha — am — mu — ra — bi*

Il suffit de rapprocher cette transcription de celle qui nous occupe pour qu'il soit facile de comprendre comment, avec des données plus étendues, telles que le fragment de l'inscription de Londres publié par Ker Porter, on est arrivé à l'identification des caractères archaïques (Comparez W. A. les pll. 53 et suivv. aux pll. 59 et suivv.), dont la lecture du texte de Hammourabi donne du reste ici la confirmation.

(*) C'est ainsi que nous désignerons, par la suite, la belle publication du British Museum : *The Cuneiform Inscriptions of Western-Asia.*

Le nom de Hammourabi est un nom composé de deux éléments parfaitement distincts et parfaitement définis, et sur lequel je me suis déjà expliqué (Conf. *Les Noms propres,* p. 50); il faut donc le lire *ḥammurabi.*

Le premier élément *ḥammu* est bien caractérisé par sa structure essentiellement sémitique. C'est l'hébreu חמם, *chaleur, soleil,* que nous retrouvons dans les noms propres hébraïques : חמול *(ḥamoul),* le fils de Pérès *(Gen.,* 46. 21); חמוטל *(ḥamoutal),* la fille de Jérémie, femme du roi Josias (II. *Rois,* 23. 31. 24. 18); c'est encore cet élément *ḥammu* que nous retrouvons dans le nom de Jupiter Hammon, le Baal des Phéniciens, et qui figure comme l'épithète d'une divinité assyrienne, *Nisrosh (Salman ḥaman ilui),* dans les inscriptions de Sardanapale (W. A., pl. 19, l. 78). — Cet élément ne nous est pas connu sous sa forme idéographique.

Le second élément, *rabi,* n'est autre que l'hébreu רב, qui veut dire *grand.* Dans l'ordre chronologique des découvertes philologiques, c'est le premier mot dont le sémitisme ait été constaté et accepté. Il entre dans la composition d'un grand nombre de noms propres, et particulièrement dans celui du nom d'un roi de la même époque, *Namgirabi.* — La forme idéographique en est parfaitement connue et déterminée. C'est le signe 𒃲 des inscriptions trilingues; il y alterne avec sa transcription, et ces deux expressions traduisent également le perse *Vazarka.*

L'ensemble du groupe ne laisse donc rien à désirer; mais, si la lecture et la signification du nom ne peuvent faire l'objet d'un doute, il n'en est pas de même de l'époque précise à laquelle on doit fixer le règne du roi. Nous avons certainement deux limites en-deçà et au-delà desquelles nous ne pouvons pas le placer, mais le lien chronologique qui pourrait nous permettre d'en fixer la date nous échappe encore. Voici, du reste, la liste des rois de cette

première dynastie, telle qu'elle résulte des travaux de sir H. Rawlinson, complétée par les dernières découvertes de M. Oppert, et que nous empruntons à une épreuve de l'*Expédition de Mésopotamie* (t. Ier., p. 276) que M. Oppert veut bien nous permettre de citer :

Orcham (Urukh, ou Arioch).
Ilgi, fils du précédent.
. . . . .
Ismi-Dagan.
Gourgounoum, fils du précédent.
Samsi-Ilou Ier., frère du précédent.
. . . . . . . .
Sagaraktiyas.
Naram-Sin, fils du précédent.
. . . . . . . . . . .
Kansoukallou.
Irsou-Sin.
Rim-Sin.
. . . . . . . .
Amar-Sin.
. . . . .
Nour-Sin.
. . . . .
Bilit-Hasihat (?),
Sin-Saïd.
. . . .
(1) Amat......
Sar. . .
Illou-Nou (?) (une reine).
(Période astronomique).
Hammourabi.
Ammidikaga.
Kourgalzou Ier. (*Ku-ur-gal-zu*).
Nammaspihou.
Oulam-Pouriyas.
Parzirouttas.
Nilivihou.
Pourna-Pouriyas Ier.
Kadarhinkit.
Oulam-Harbat.
Mili-Hali.
Mili-Soumou.
Mili-Sibarrou.
Mili-Kit.
Nimgirabi.
Nimgirabi-Kit.
Nimgirabi-Pouriyas.
Nazisihou.
(2) Nazi-Pouriyas.
. . . . . . . . . .
Pourna-Pouriyas II?
Kourgalzou II? (*Ku-ri-gal-zu*).
. . . . . . .
Sin-Innabi.
Mardouk-Iddinakh.
. . . . .
Libit. . . .
. . . . .
Adannou-Sin.
Sin-Habal, fils du précédent.
Ilou-Habal-Isourrik.
. . . . . .
Simti-Karhak.
Koudourmapouk, fils du précédent.
Zikar-Sin, fils du précédent.
. . . .
Haboub.

Tels sont aujourd'hui les noms que l'on attribue aux rois de la première dynastie chaldéenne. Si cette liste est exacte, il en reste-

(1) Ici commence la liste de M. Oppert.
(2) Fin de la liste.

rait bien peu à connaître sans doute pour répondre au chiffre de Bérose; mais il n'est pas sûr que tous ces noms doivent être acceptés comme de véritables représentants des rois de la première dynastie sémitique. Quelques-uns, tels que *Orcham*, n'appartiennent-ils pas à une période antérieure? C'est une hypothèse que nous devons poser en touchant aux points les plus reculés et les plus obscurs de la chronologie assyrienne, mais que nous ne pouvons résoudre, parce qu'elle tient aux difficultés les plus sérieuses que soulève l'interprétation des textes.

2. 

*s'arru* . *DA* . *LUM* (*dannu*).

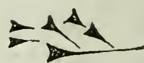
—*Roi puissant.*—Le monogramme royal est connu depuis longtemps sous toutes les formes que l'écriture anarienne comporte; nous pouvons, du reste, les rappeler ici :

*Hiératique.* 

BABYLONE.

*Archaïque.*  — *Moderne.* 

NINIVE.

*Archaïque.*  — *Moderne.* 

La signification de ce monogramme ne saurait être douteuse; il traduit soixante fois le perse *Khsâyathiya* dans l'inscription de Bisitoun. Quant à son articulation assyrienne, on sait que c'est

M. de Saulcy qui en a trouvé le premier l'expression phonétique

=

*s'arru* . *s'ar ru*

sur les fenêtres de Persépolis. Depuis cette époque, cette lecture a été confirmée par la comparaison de tous les textes assyriens, où les dérivés *s'arrut, s'arrutiya, s'arrutinu*, etc., se présentent à chaque instant écrits tantôt avec le monogramme, tantôt avec sa transcription. Le mot *s'arru* correspond à l'hébreu שׂר, et s'articule cependant סר, ainsi que la décomposition de la valeur du premier signe phonétique a pu le faire vérifier. Du reste, nous n'avons plus besoin d'insister sur ce point : nous ajouterons cependant que nous lisons le monogramme *s'ar* quand il est à l'état absolu, mais qu'il faut lire *s'arru* à l'état emphatique lorsqu'il s'agit d'un roi déterminé.

Le qualificatif *puissant* (?) est exprimé par deux signes qui ont des valeurs polyphones et qui donneraient, pour le groupe, les articulations de *da-lum, ṭa-lum, da-ḫum, ṭa-ḫum,* si les deux signes devaient être lus avec leur valeur phonétique ; mais il n'en est peut-être pas ainsi. Nous croyons plutôt que ce groupe représente une expression idéographique, dont il faut chercher l'explication par la comparaison des textes. Ce n'est pas, heureusement, un groupe particulier aux inscriptions de cette première dynastie. On peut le suivre à travers les âges jusque dans les inscriptions de Nabuchodonosor, où il apparaît avec ses dérivés qui nous en indiquent la valeur. Nous voyons, en effet, dans la grande inscription de Londres, que le groupe *dalumtiv* est employé concurremment avec le groupe *dannutiv*, et nous en conjecturons que le groupe *DA.LUM* est la forme idéographique de l'expression *dannu*. —

S'il en est ainsi, *dannu* est un mot bien connu ; cet adjectif se rattache à une racine qui présente, en assyrien, un grand nombre de dérivés. Nous avons d'abord les mots : *danin, danan, udannu,* etc., etc., qui nous donnent la certitude de sa composition phonétique. Quant à la signification de *dannu,* elle nous est donnée par l'hébreu דין, דון, *regere, dominari,* d'où אדן, *dominus :* c'est le titre ordinaire des rois d'Assyrie. Tiglat-Pileser, Sargon, Sennachérib, se disent tous *s'ar dannu, s'ar rabu, s'ar mat Assur,* c'est-à-dire *roi puissant, roi grand, roi du pays d'Assour.*

Si le groupe *DA.LUM* était isolé dans le texte de Hammourabi, son interprétation serait impossible, puisqu'il ne saurait être rattaché à une racine sémitique dont nous ayons la signification dans les autres langues : on y verrait, il est vrai, un groupe qui représente une épithète du mot roi ; mais rien ne pourrait en donner la traduction d'une manière même approximative comme celle que nous proposons ici. Pour avoir toute certitude à cet égard, il faudrait que sa transcription résultât de la comparaison de deux passages parallèles. Quand on trouve, en effet, la même idée exprimée des deux manières que comporte l'écriture anarienne, on peut considérer l'une des expressions comme un idéogramme, et l'on en déduit la signification par les procédés ordinaires qui assurent la valeur des expressions idéographiques. Le résultat est certain : l'excellence du procédé est garantie par des expériences réitérées ; aussi les explications que je vais donner maintenant, tout en révélant des difficultés nouvelles, ne pourront en rien en atténuer l'autorité.

Les expressions idéographiques que l'on rencontre dans les textes assyriens ne sont pas toutes de la même nature : j'en signalerai deux catégories distinctes. — Les unes forment des groupes que je considère comme des idéogrammes d'*origine,* si je puis

m'exprimer ainsi, parce qu'ils ont été créés tels par les inventeurs de l'écriture anarienne. Ce sont des combinaisons d'images dont les formes altérées rappellent cependant encore pour l'œil les objets qu'ils désignent; ils ont été ainsi acceptés par tous les peuples qui se sont servis de ce système graphique, quelle qu'ait été leur langue, et on les comprend aussi facilement dans les inscriptions arméniaques et susiennes, dont on ne peut encore lire la partie phonétique, que dans les inscriptions assyriennes les mieux interprétées. On les reconnaît toujours, dans les textes assyriens, à leur indépendance des règles de l'orthographe ordinaire; ils sont invariables et ne se prêtent à aucune des flexions qui pourraient en dénaturer les signes (Voy. *Les Noms propres*, p. 64). — Les autres sont des groupes originairement phonétiques qui exprimaient phonétiquement, dans la langue des inventeurs de l'écriture anarienne, une idée qui déjà n'était plus rendue par une image. Ces groupes subissaient nécessairement les modifications vocales de la langue primitive; mais ils ont été acceptés, avec l'ensemble du système graphique anarien, pour exprimer la même idée, par des peuples qui ne parlaient plus la langue dans laquelle leur articulation était comprise. Il s'en est suivi que ces groupes ont été considérés, à leur tour, comme de véritables images qui ne s'adressaient plus qu'à l'œil, dans les textes assyriens; et que les scribes de Babylone et de Ninive en ont reproduit les formes graphiques, sans se préoccuper de leur articulation originelle ni de leurs flexions, pour s'en servir comme de véritables idéogrammes.

Ces faits sont constants, nous en trouverons de nombreux exemples; aussi on a cru que les Assyriens avaient reçu *dans leur langue* un grand nombre d'expressions étrangères, lorsqu'ils n'avaient admis, en réalité, dans leurs inscriptions que des formes

graphiques. Il nous a semblé dès-lors qu'on pouvait dire que les Assyriens écrivaient véritablement des signes phonétiques, mais qu'ils les *prononçaient autrement* (1). Aussi je désignerai ces groupes, pour les distinguer des idéogrammes d'origine, sous le nom de groupes *allophones*. Ils comprennent en général toutes ces expressions scythiques ou touraniennes dont M. Oppert a signalé des exemples dans son *Expédition de Mésopotamie* (t. II, p. 95 et suiv.), et dont on ne peut plus contester aujourd'hui la nature.

Il doit être bien entendu, toutefois, que cette expression nouvelle n'entraîne pas une difficulté de plus. En fait, et pour la lecture assyrienne, ces groupes doivent être traités comme de simples idéogrammes; et si je leur applique une désignation spéciale, c'est uniquement pour essayer de faire bien comprendre la nature de la perturbation qu'ils causent dans les textes au milieu desquels on les rencontre, et par suite de quelle circonstance on aurait pu se faire une fausse idée de la langue dans laquelle étaient conçues les inscriptions où ils figurent en plus grand nombre.

Maintenant, soit que nous considérions le groupe *DA.LUM* comme un idéogramme ou comme un allophone qui doit se prononcer *dannu*, nous comprendrons, aussi bien dans les titres de Hammourabi que dans le texte de la grande inscription de Nabuchodonosor (W. A, pl. 53 et suivv.), le sens de cette épithète appliquée : à des fossés (col. V, l. 25), à un mur (col. VI, l. 18), à des pierres (col. IX, l. 24), à des poutres (col. IX, l. 3), etc., etc., c'est-à-dire à des objets dont on veut exprimer la force et la solidité.

(1) Comme nous écrivons, en français, les deux lettres *e. g.* qui veulent dire *verbi gratia*, et que nous prononçons *par exemple*.

3. *s'ar* . *Babilu* .

*Roi de Babylone.* — Tout est connu dans ces deux mots, déjà tant de fois analysés. Le nom de Babylone se retrouve ici, à l'origine de l'empire assyro-chaldéen, sous la forme idéographique la plus fréquente qui ait été employée par les rois du dernier empire. C'est celle qu'on lit sur le plus grand nombre des briques du Kasr, de Babil, de Amran ibn Ali, du Birs-Nimroud ; c'est celle qui est la plus usitée dans la grande inscription de Nabuchodonosor. Elle ne souffre aucune difficulté, et, malgré les complications dont la lecture de ce nom se hérisse, son étude doit être reléguée dans l'analyse la plus élémentaire des textes les plus connus et les mieux déchiffrés.

4. *s'ar* . *mu* — *us* — *li* — *is* — *mi* .

5. *ki* — *ib* — *ra* — *tiv* . *ar* — *ba* — *ir* .

*Roi qui s'est fait écouter dans les quatre régions du monde.*

*Muslismi.* — Les inscriptions modernes donnent un grand nombre de dérivés de la racine à laquelle nous devons rattacher ce mot. Ainsi, nous trouvons, par exemple : *ismu, ismi, isimmi*, etc. Nous avons donc la certitude que ce mot est écrit phonétiquement. C'est le participe *istaphal* de *sama, écouter, entendre, élever la voix ;* hébreu שמע. L'assyrien, comme les langues ara-

méennes, a un *shaphel* formé du radical et de l'articulation du ש prostétique (1). L'istaphal est une voix dérivée du *shaphel* par l'interposition d'un ת; elle avait, dans l'origine, la signification passive du shaphel ; mais, par la suite, elle n'a plus eu que la signification renforcée du kal (Oppert, *Gramm. ass.*, § 240). Nous dirons donc : au kal, *asmi, j'écoute ;* au shaphel, *usismi, je me fais écouter ;* à l'istaphal, *astismi, je me suis fait écouter;* enfin, au participe, *mustismi, celui qui se fait écouter.*

*Kibrativ* est un substantif féminin pluriel qui signifie *région;* c'est l'hébreu כברה. — *Arbaiv* est un adjectif numéral qui signifie *quatre;* c'est l'hébreu ארבעה. Il est écrit en toutes lettres. L'idéogramme , dont la transcription est depuis long-temps assurée, se trouve fréquemment accompagné d'un complément phonétique; dans notre texte, on peut suivre l'accord de l'adjectif avec le substantif, qui est au féminin pluriel. Il est ainsi facile de voir que l'expression assyrienne est d'une identité parfaite avec son correspondant hébraïque, et que la grammaire assyrienne suit également les règles de la grammaire sémitique pour la formation du féminin des adjectifs numéraux, qui a lieu sans l'adjonction du ת (Conf. Sarchi, *Gram. héb.*, § 120). — La présence de l'ע est quelquefois indiquée, particulièrement à Ninive, par le signe



qui s'ajoute également lorsqu'on rencontre deux syllabes qui formeraient un hiatus. L'absence de ce signe dans le texte de Hammourabi fait supposer que, dès cette époque, l'articulation de l'ע n'était pas très-sensible dans le dialecte de Babylone.

(1) Il serait trop long de justifier, toutes les fois que nous les rencontrerons, les formes verbales qui ont été constatées et reconnues dans la langue de Babylone et de Ninive ; aussi nous renverrons fréquemment au beau travail de M. Oppert sur les *Éléments de la grammaire assyrienne*, parce qu'il a toujours été pour nous le guide le plus sûr que nous ayons pu suivre en cette matière.

La suprématie sur les quatre régions forme un des titres que nous retrouvons le plus fréquemment parmi ceux des premiers rois chaldéens (W. A., pl. 3, n°. xii). Cette formule a été adoptée par les rois de Ninive; mais elle ne paraît pas avoir passé aux rois du dernier empire assyro-chaldéen, ou, du moins, elle ne figure plus dans les titres de Nabuchodonosor et de Nabonid.

Ces deux mots, *kibrativ arbaiv,* ne peuvent donc souffrir de difficulté. Ils sont à l'état emphatique, parce qu'il s'agit ici de quatre régions déterminées, et nous n'insisterions pas si ce n'est que leur terminaison mérite une attention particulière. Ces terminaisons en *am, im, um,* et surtout en *tam, tim, tum,* qui apparaissent çà et là dans les textes les plus récents et dont nous pourrons remarquer la fréquence dans le texte de Hammourabi, ont conduit M. Oppert à signaler, dans l'assyrien, les restes d'une ancienne déclinaison qu'il a caractérisée sous le nom de *mimmation* (Mes., t. II, p. 125). La mimmation assyrienne peut être comparée à la *nunnation* arabe. Ces désinences ont disparu de l'hébreu, qui ne paraît en avoir retenu la trace que dans la formation de certains adverbes en *am* tels que יומם, *pendant le jour;* mais, dans les langues araméennes, elle a donné lieu à l'état emphatique. Les documents assyriens embrassent une période assez longue de la vie de la langue et remontent assez haut pour nous montrer les différentes phases de la mimmation. Dans le texte de Hammourabi, les désinences sont pleinement caractérisées et se séparent du radical de manière à ne plus laisser de doute sur le rôle antique qu'elles avaient dans le langage. Depuis, elles se sont conservées entières dans les substantifs féminins; mais peu à peu les formes en *am, im, um* se sont altérées à cause de la proximité des articulations du *m* et du *v* et sont devenues simplement *a, i, u,* en aboutissant à l'état emphatique que nous retrouvons, en assyrien, avec les

modifications phonétiques qu'il occasionne dans les langues araméennes. Ainsi nous avons au singulier *kibrat,* et avec la mimmation, *kibirtum, kibirtam, kibirtim;* au pluriel simple, *kibrât,* et avec la mimmation, *kibrâtum, kibrâtam, kibrâtim.*

6. *ka — si — id . ir — ni — ti .*

7. *Marduk.*

*Attaquant les ennemis de Mérodach.* — Le mot *kasid* est écrit phonétiquement ; nous en avons la preuve par la fréquence des dérivés qui peuvent être rattachés au verbe *kasad,* tels que *aksud, iksud, liksud, ikassad,* etc., etc. La lecture du mot est donc parfaitement assurée; c'est le participe régulier du *kal* (Oppert, *Gramm. ass.,* § 115) ; mais, la racine כשד ne se trouvant pas dans les autres langues sémitiques, nous ne pouvons donc en avoir la valeur par la comparaison des langues congénères ; heureusement que cette signification nous est donnée par les inscriptions trilingues, où nous lisons la traduction arienne des dérivés de la même racine. Ainsi la troisième personne mas. plur. aor. kal *iksudu* traduit à Bisitoun le perse *asiyava, ils allèrent* (Bis., lig. 66), et ailleurs *ana kasadi ana Madai,* traduit *yathâ Mâdam parâraçam,* en marchant contre la Médie (Bis., lig. 57). Le verbe *kasad* a donc la signification de *se porter en avant, s'avancer pour attaquer.* C'est ainsi que nous lisons dans tous les textes historiques : *kasad iranisu,* l'attaque de ses villes (*passim*). L'expression *kasid* se rencontre dans le nom d'un des chiens de Sardanapale, dont l'image même a été retrouvée dans les fouilles de Koyoundjik; il se nomme *Kasid aibi,* — *celui qui attaque les ennemis.* D'un autre

côté, cette expression est également employée dans les titres royaux ; Tiglat-Pileser, par exemple, s'intitule : *Kasid kibrat nakiri,*—celui qui attaque les régions des rebelles (W. A., p. 12, col. IV, l. 40).

Le mot *irniti* est plus difficile à expliquer. C'est une expression phonétique, puisque nous trouvons dans l'inscription de Tiglat-Pileser (col. IV, l. 60) une de ses variétés graphiques, *kasid ir-ninti,* qui en assure la lecture; malgré cela, la signification rigoureuse de ce mot n'est pas encore parfaitement déterminée. On voit bien qu'il peut avoir le sens de *ennemi*, et ce sens convient parfaitement aux passages dans lesquels il se rencontre; mais il n'est pas contrôlé par des phrases qui le présenteraient en relation avec un autre verbe.

Le nom de Mérodach ne souffre aucune difficulté; les trois signes qui le représentent idéographiquement ont été assimilés à leur expression phonétique, par le rapprochement des différentes formes du nom de *Mérodach-Baladan* de celle d'un autre personnage, *Naïd-Marduk,* qui figure dans les inscriptions d'Assarhaddon. Cette lecture, essayée pour la première fois par le Dr. Hincks et par sir H. Rawlinson, a été depuis contrôlée et vérifiée, de sorte qu'elle ne peut plus aujourd'hui souffrir de difficulté. Quant au rôle que Mérodach joue dans la mythologie assyrienne, il nous suffit, quant à présent, de savoir que c'était une des divinités les plus vénérées dont la Bible nous ait conservé le souvenir.

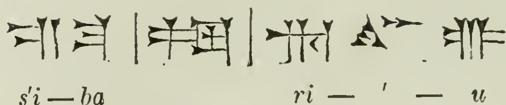
8. *rïu . mu — ti — ib*

9. *li — ib — bi — su . a — na — ku*

*Le pasteur suprême favori de son cœur. Moi!*

— Le mot *Rïu* est exprimé par un monogramme dont la signi-

fication nous est donnée par les tablettes de Sardanapale. Nous lisons, en effet, dans le syllabaire K. 110 :



*s'i — ba* *ri — ' — u*

Nous voyons ainsi que le signe qui nous occupe a la valeur phonétique de *sip* ou *sib* (les inscriptions donnent *sap* ou *sab)* et la valeur idéographique de *ri'u*. Quant à sa signification, elle ne saurait être douteuse : c'est l'hébreu רעה, qui veut dire *paître*. C'est dans cette acception que les inscriptions de Khorsabad nous disent que Sébéchus, vaincu à Raphia par Sargon, s'enfuit du champ de bataille sous la conduite d'un *ri'u* (d'un *pâtre)* qui faisait paître son troupeau (Voyez Botta, salle II, n°. 6, lig. 3). Sur les briques des monuments de la Basse-Chaldée que l'on peut rapporter aux plus antiques souverains de la première période, on lit souvent ce monogramme à la place de l'idéogramme royal (W. A., pl. 2, n°. IV et *passim)*. Cette appellation, du reste, est encore justifiée par l'hébreu, qui nous donne cette racine avec la signification de *conduire;* d'où l'on a fait רעים, *les princes, les rois*. Les souverains d'Assyrie ont souvent ajouté cette expression dans leurs titres : ainsi, nous voyons Sargon qui se dit *ri'u kinu* (Inscription de Sargon à Nimroud. Layard, pl. 22, l. 2). Enfin, c'est une expression qui a ses dérivés dont nous retrouvons l'emploi dans les textes des derniers rois de Ninive; par exemple, dans les inscriptions d'Assarhaddon, où nous lisons l'abstrait féminin *ri'ut* pour désigner la *royauté* (W. A., pl. 50, col. 3, l. 8). Il nous paraît donc inutile d'insister davantage : toutefois nous ajouterons qu'il ne faut pas confondre cet idéogramme avec deux signes qui seraient à lire *pa-lu;* et qu'il y a là une légère difficulté que l'habitude des textes suffit pour faire surmonter.

L'expression *muṭib libbisu* est une formule pour ainsi dire de style, qu'on rencontre, à toutes les époques, à Ninive et à Babylone, avec de légères variantes qui en assurent la lecture. Ainsi, nous trouvons dans l'inscription de Sargon à Nimroud :

*muṭib libbi mats'u* (Layard, pl. 33, l. 9);

de même que dans la grande inscription de Nabuchodonosor :

*anaku s'ar zaninav muṭib libbika* (col. IX, l. 62, 69),

*muṭib*, que nous lisons ainsi, bien qu'il soit écrit *mutib* avec un ת, parce que les inscriptions postérieures nous donnent la certitude de l'articulation du ט, de même que le dérivé féminin *mutibat* nous donne la certitude de l'articulation de la consonne finale, est le participe de l'aphel (Oppert, *G. A.*, § 112) du verbe *ṭab*, être bon (chald. טב), et par conséquent *celui qui rend bon*, c'est-à-dire le *favori*. — *Libbi*, du cœur (hébreu לבב), et avec le suffixe de la troisième personne, *libbisu, de son cœur*, ne présente pas de difficulté.

Le protocole se termine, comme dans les inscriptions les plus récentes de Nabuchodonosor et de ses successeurs, par le pronom de la première personne *anaku;* mais ce mot ne souffre aucune incertitude : son analyse est élémentaire, il est identique à l'hébreu אנכי et traduit le perse *adam* dans les inscriptions trilingues.

10. [cuneiform]

*Ni — nu* . *Ilu* . *au* . *Bel*

11. [cuneiform]

*nisi* . *Su* — *mi* ⌒ *ir* — *im*

12. *au* . *Ak* — *ka* — *di* ⌒ *im*

13. *a* — *na* . *bi* — *li* ⌒ *im* . *id* — *di* — *nu* — *nuv* (1)

*Nous disons ceci : le dieu Ilu et le dieu Bel m'ont donné le pouvoir sur le peuple de Sumir et d'Accad.*

Le roi entre ici en matière ; il commence comme commenceront ses successeurs, auxquels il transmettait une formule qu'il avait lui-même sans doute déjà reçue pour rappeler l'origine de son pouvoir.

*Ninu*, première personne du pluriel, aoriste kal. de *ana, dire*, par conséquent *nous disons*. On trouve quelquefois dans des circonstances pareilles *inu*, par exemple dans l'inscription de Sagaraktiyas citée par Nabonid (W. A., pl. 69, col. 3, lig. 27). C'est la première personne du singulier, *je dis*. Ce verbe répond exactement à la racine hébraïque ענה, prendre la parole, annoncer, faire savoir.

*Ilu–Dieu.* —Le mot *Dieu* est rendu ici par son expression idéographique. C'est la forme archaïque du monogramme dont les inscriptions trilingues ont donné depuis long-temps la signification ; il répond au *baga* des Perses. La comparaison des textes en a donné, d'un autre côté, l'articulation assyrienne *ilu*, sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister ; il nous suffit de renvoyer à ce que nous en avons dit très-longuement déjà (Conf. *Les Noms propres*, p. 16 et suivv.).

(1) C'est par erreur que nous avons laissé passer la transcription *id—di—nu⌒ur*. *Supra*, p. 14, lig. 13.

Le signe que nous traduisons par la copule n'offre, en apparence, aucune difficulté. Les inscriptions trilingues en donnent la signification d'une manière formelle, et notre lecture se justifie par les nombreux passages des inscriptions unilingues où ce signe apparaît constamment, ainsi que le signe < , pour remplir le rôle de la conjonction copulative. Ces deux signes, du reste, répondent exactement au ו hébraïque, et, dans ce sens, leur interprétation est des plus faciles. Mais le passage que nous analysons laisse une grande incertitude sur le rôle de ce caractère. Voyons, en effet, l'ensemble du membre de phrase *Ninu Ilu au Ilu Bil kit,* que nous traduisons par ces mots : *Je dis que Ilu et Bel :* l'expression *Bil kit*, pour désigner Bel, est depuis long-temps justifiée. Mais la difficulté commence au signe que nous prenons pour l'expression de la copule et qui pourrait bien être le monogramme d'une divinité particulière; car sans cela le signe divin resterait sans déterminatif, ce qui ne s'est pas rencontré. Cette observation est d'autant plus sérieuse que cette forme se trouve dans la grande inscription de Nabuchodonosor (W. A., pl. 53, col. 1, lig. 50), dans un passage où il est impossible que notre signe puisse être interprété par la copule. Mais ce qui augmente la difficulté et la rend pour ainsi dire insoluble dans le cas qui nous occupe, c'est que, quel que soit le sens qu'on y attache, il y aura toujours deux divinités, et dès-lors deux sujets pour un verbe qui devra ainsi, dans tous les cas, se trouver au pluriel. Je n'ai pas besoin de dire, toutefois, que la solution de cette difficulté n'intéresse en rien le sens général du document, qu'elle dépend d'une connaissance plus approfondie du panthéon assyrien, et que des documents encore inexplorés permettront sans doute de la résoudre un jour.

*Iddinunuv* est une forme paragogique pour *iddinuv,* et la troisième personne du pluriel aor. kal. d'un verbe *nadan*, dont la

racine présente un grand nombre de dérivés. C'est un des verbes les plus connus dont les inscriptions trilingues nous ont donné la signification; il traduit le perse *ada* dans les inscriptions de Xerxès. Nous devons ajouter cependant qu'il offre ici une particularité que M. Oppert a déjà signalée et qui rappelle un ancien état de la langue qui présentait, comme l'arabe, les différentes formes de l'aoriste, se terminant en *u*, en *a* et en *anna*, ou probablement *amma (avva)* en assyrien (*Gr. A.*, § 114).

Le monogramme que nous traduisons par *peuple* se rencontre, sous sa forme moderne bien entendu, dans les inscriptions trilingues : il alterne avec sa transcription *nisi* (hébreu, אנשי; chaldéen, נשי), et ces deux expressions sont traduites par le perse *martiya*. Je dois faire remarquer, toutefois, que le monogramme est toujours accompagné, à Persépolis ou à Van, du signe du pluriel, tandis qu'ici il est au singulier. Ce monogramme est encore expliqué, dans les syllabaires de Sardanapale, par le mot *matu, pays.* Mais c'est toujours le même sens et, dans tous les cas, il s'agit bien ici du peuple de Sumir et d'Accad. Mais quel est ce peuple?

Les mots *Sumir* et *Accad* sont écrits phonétiquement : les textes de Khorsabad les ont fait connaître depuis long-temps sous leurs deux formes, et l'assimilation en a été constatée par Botta avant que la lecture en ait été possible. Voici, en effet, ce qui résultait de la comparaison des textes :

*Sumir* = *Su — mi — ri*

*Accad* = *Ak — ka — di — i*

On voit, par cette transcription, que le mot *sumir* ne s'écrit pas

sous Sargon comme il s'écrivait, à Babylone, sous les rois de la première dynastie; mais il s'est écoulé sept siècles au moins entre ces deux règnes, et, pendant ce long intervalle, si la langue est restée la même, son orthographe a varié et s'est pliée à l'observation rigoureuse des lois qui président à l'agencement des signes syllabiques; on peut, du reste, en suivre la transformation assez facilement. Je ne parle pas de la différence qu'on a pu remarquer entre les deux signes qui expriment la syllabe *ir*, il n'y a là peut-être qu'une nuance possible dans la prononciation et qui nous échappe aujourd'hui; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'incorporation de la flexion à la racine.

En effet, nous lisons dans les textes plus récents l'orthographe régulière *su—mi—ri⁀im*, ou *su—mi—ri*. L'archaïque *su—mi⁀ir—im* nous montre ainsi une terminaison qui se juxta-pose, qui s'ajoute après le mot écrit phonétiquement sans en faire fléchir l'organisation intérieure, et il en résulte nettement que le mot primitif est *sumir*. Cette terminaison *im* est donc une flexion que l'orthographe ultérieure a rejetée ou absorbée. Mais quelle est cette flexion? que caractérise-t-elle?—On croit généralement que c'est un pluriel; cependant il est permis d'en douter; car le monogramme n'est jamais accompagné du signe qui devrait caractériser ce nombre, surtout dans les inscriptions les plus récentes, où le signe du pluriel est d'un emploi si fréquent qu'on le trouve même après les mots écrits phonétiquement.

Quoi qu'il en soit, quelles étaient ces contrées? — Le pays de Sumir et d'Accad formait deux provinces dont les rois de Babylone étaient fiers d'être rois; mais il est assez difficile de savoir où étaient situées ces provinces. — Nous connaissons, il est vrai, *Accad,* par la Genèse, pour une des quatre villes du pays de Sinnaar que nous voyons soumise à Nemrod, et il est bien séduisant

d'identifier les deux localités quand les noms s'identifient si bien; mais, malheureusement, il résulte d'un passage des inscriptions de Sargon, que nous trouvons répété, et qui, dès-lors, ne se prête pas à une faute de lapicide, que le pays d'Accad ne serait autre que l'Arménie (*Fastes de Sargon,* l. 31).

Il y a donc là une difficulté géographique que nous devons signaler, mais qui ne saurait nous arrêter, puisque sa solution, étrangère aux principes de la lecture et de l'interprétation des textes, ne dépend que des renseignements plus ou moins nombreux que l'on pourra recueillir sur la géographie des contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate et qu'on trouvera, un jour ou un autre, parmi les nombreuses tablettes entassées maintenant dans le Musée Britannique.

Quant au pays de *Sumir,* nous ne pouvons que constater une chose, c'est qu'aucun document ne vient servir de base aux hypothèses, même les plus hasardées, que l'on pourrait former sur sa situation.

*Ana bilim* est le régime direct du verbe *iddinunuv. Ana* est une particule essentiellement assyrienne que nous retrouvons dans tous les textes et à toutes les époques. Dans les inscriptions trilingues (*v. g.* dans l'inscription de Xerxès à Van), nous trouvons une forme identique, *ana nisi iddinav,* qui traduit le perse *hya adâ martiyahyâ. Ana* remplace, dans toutes ses acceptions, le ל des Hébreux, et bien que cette particule ne se rencontre pas dans les autres langues sémitiques, la fréquence de son emploi ne laisse aucun doute sur le rôle qu'elle joue dans la phrase (Oppert, M. II, p. 130).

*Bilim* est un substantif dérivé du verbe *bal,* identique à l'hébreu בעל, *dominer,* et qui ne peut faire l'objet d'aucun doute. L'ensemble de la phrase ne laisse donc plus rien à désirer.

14. *ṣi ⌒ ir — ra — zi — na .*

15. *a — na . ga — ti — ya .*

16. *u — ma ⌒ al — lu ⌒ u .*

*Ils ont rempli mes mains de leurs trésors.*

Le verbe *umallu,* que les habitudes de l'inversion assyrienne nous font promptement chercher à la fin de la phrase, a pour sujet, ainsi que le verbe *iddinunuv, les dieux Ilu et Bel;* c'est donc la 3e. personne du pluriel aoriste *paël* de *mala, remplir,* qui représente exactement l'hébreu מלא. On lit, dans les inscriptions de Khorsabad :

*mi yumalli..., l'eau a rempli...* (*Fastes de Sargon,* l. 128).

C'est un verbe qui a de nombreux dérivés et dont la lecture ne souffre aucune difficulté.

*ṣirrazina, les trésors d'eux,* régime direct de *umallu* avec le suffixe de la 3e. personne. Le substantif féminin singulier *sirrat* (hébreu צרר, *sac),* fait au pluriel *sirrât;* avec le suffixe, on aurait régulièrement *sirrat-sina;* mais l'articulation *ts* (prononcez *tch)* répugnait, à ce qu'il paraît, aux oreilles des Assyriens; car partout où les suffixes de la 3e. personne, *su, si, sunu, sina,* viennent se joindre à un mot terminé par une des consonnes ת, ד, ט, il se change en ס dans les inscriptions récentes, ou en ז dans les in-

scriptions anciennes; les terminaisons deviennent alors *s'u*, *s'i*, *s'unu, s'ina,* ou *zu, zi, zunu, zina* (Oppert, *G. a.*, § 69).

Le second régime de *umallu* se trouve caractérisé par la particule *ana*, sur laquelle nous nous sommes expliqué déjà. Quant au mot *gatia*, c'est un terme essentiellement assyrien dont l'expression idéographique est traduite, dans les inscriptions trilingues, par le perse *daçta*, *main*. L'expression phonétique n'a pas varié à Babylone; mais elle présente une différence à Ninive, où les articulations du ג sont rendues par les articulations du ק : ainsi, on dit *gâtia* ou *ḳatia* suivant la provenance. Cette variation dans l'orthographe, que l'on trouve constamment dans les mots qui participent de l'articulation de cette même lettre, prouve le phonétisme du mot qui nous occupe et nous donne la certitude que ce mot, essentiellement assyrien, se rattache à une racine sémitique qui ne s'est pas conservée dans les autres langues de la même famille.

Non-seulement cette expression, mais encore la phrase tout entière, appartiennent à tous les textes assyriens avec les variantes que la nature du sujet comporte. Ainsi, nous lisons, dans l'inscription de Bellochus III :

*Assur malkut lasanan umallu katussu* (Layard, pl. 70, l. 4),

et dans l'inscription dite de Phillipps :

*bilat sunu ana gatia umallu* (W. A., l. 70);

enfin, dans l'inscription de Sagaractiyas, rapportée par Nabonide :

*usmallu gatuya* (W. A., pl. 69, col. III, lig. 26),

c'est-à-dire exactement la même phrase que celle qui nous occupe; seulement le verbe nous montre un shaphel irrégulier dans ce dernier exemple (Oppert, *G. a*, § 189).

17. *nahar . Ḥa ⌒ am — mu — ra — bi .*

18. *nu — ḥu ⌒ us . ni — si .*

19. *ba — bi — la . ad — mi ⌒ i . naḥal (?)*

20. *a — na . nisi . Su — mi ⌒ ir — im .*

21. *au . Ak — ka — di ⌒ im .*

22. *lu . aḥ — ri .*

*J'ai creusé le Fleuve-Hammourabi, bonheur des hommes, pour le peuple de la Babylonie, et le canal pour le peuple de Sumir et d'Accad.*

Cette phrase renferme de grandes difficultés ; mais, hâtons-nous de le dire, elles ne tiennent pas à l'archaïsme de l'inscription ; elles portent sur l'interprétation de quelques groupes que l'on rencontre dans les inscriptions les plus récentes et pour lesquels la science ne peut proposer encore que des conjectures.

Les deux signes que nous traduisons par *fleuve* forment un idéogramme dont la signification ne saurait être douteuse. On trouve cet idéogramme dans les inscriptions trilingues devant les

noms de l'Euphrate et du Tigre *(v. g.* à Bisitoun, lig. 24, 25 et 36). — On le trouve devant le nom de la mer *(v. g.* à Nakch-i-roustam, lig. 17). On le trouve enfin dans toutes les inscriptions de Ninive et de Babylone avec la même signification. Nous le transcrivons par *nahar* (hébreu נהר) parce que le mot *nahari* se rencontre fréquemment dans les inscriptions avec la signification de *fleuve,* sans pourtant qu'on ait pu constater jusqu'ici la substitution de l'une de ces expressions à l'autre.

Ce signe ne figure que dans ce groupe et dans le nom d'un ancien roi de Babylone, vraisemblablement antérieur à Hammourabi, et dont on trouve des inscriptions sur des briques à Mugheir, à Warka, à Senkereh, à Niffer; il s'écrit :



L'ignorance complète de la valeur phonétique du dernier signe ne permet pas de fixer la prononciation de ce groupe. Toutefois, d'après des conjectures plus ou moins fondées, sir Henry Rawlinson l'articule *Urukh;* M. Oppert, *Orcham;* le Dr. Hincks, *Ariach;* il nous serait impossible de dire quelle sera l'articulation définitive que l'on appliquera au nom de ce roi qui paraît contemporain d'Abraham; mais ce que nous pouvons dire sûrement, c'est que l'hypothèse du Dr. Hincks n'est pas soutenable et repose sur une erreur dans la forme archaïque des signes, que la comparaison attentive des briques du *British Museum* qui portent le nom de ce roi fait promptement reconnaître. Nous n'avons pas, du reste, à discuter ici toutes les valeurs de ce signe, dont le rôle, dans la phrase qui nous occupe, est parfaitement déterminé; il est certain, en effet, qu'il s'agit *du fleuve Hammourabi.*

Le *nuhus nisi,* c'est-à-dire le *nuhus des hommes,* est un qualifi-

catif immédiat de *nahar Hammurabi;* car il n'en est pas séparé par le trait ordinaire qui distingue les lignes. *Nisi*, c'est l'expression phonétique de l'idée dont nous avons déjà analysé l'expression idéographique (*sup.*, p. 14, l. 11); elle ne souffre pas de difficulté; mais le terme *nuhus* est obscur et si nous insistons, c'est pour bien établir que son obscurité ne vient pas de l'archaïsme de l'inscription.

Nous savons, en effet, que c'est un groupe phonétique, et dont les signes ont une valeur parfaitement déterminée; il se trouve dans les inscriptions trilingues. Dans les tables d'Hamadan, *v. g.*, l'expression *gabbi nuhsu* est traduite par le perse *siyatis;* mais la signification de ce mot arien n'est pas moins obscure que la signification du terme assyrien. Il est vrai que *siyatis* traduit également une autre expression idéographique qu'on peut lire *dunku;* mais ce mot est tout aussi difficile à expliquer que les premiers. L'expression phonétique *dunku*, ou plus régulièrement *dumku* (inscriptions de Nabuchodonosor), se rattache à une racine qui donne des dérivés tels que : *damkat*, *damikta*, *mudammik*, lesquels en assurent le phonétisme. On la trouve dans des phrases qui impliquent l'idée de *pouvoir*, de *supériorité*, etc.; mais l'expression assyrienne n'a pas de représentant dans les autres langues sémitiques, et les nécessités de la phrase n'en justifient pas assez rigoureusement la traduction pour que nous puissions l'admettre sans réserve. Enfin, il est encore à remarquer que *nuhus* n'indique qu'une partie du *siyatis*, puisque c'est *gabbi nuhus, tout le nuhus*, qui est traduit par *siyatis*. La question reste donc pendante et sa solution indécise, jusqu'à ce qu'on ait des preuves plus certaines de la signification de ce mot.

*Babila admi* offre de grandes difficultés. Cette expression remplace, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, le groupe de

*kalda admi.* Ainsi, nous lisons : *ana pakadav kalda admi,* ce qui signifie vraisemblablement *pour l'administration des hommes de la Chaldée,* et d'autres passages analogues; mais il n'en résulte pas que notre interprétation soit suffisamment justifiée; aussi nous ne la proposons que comme une conjecture plus ou moins plausible.

L'expression *KAN.IK,* que nous lisons *naḥal,* d'après une hypothèse mise en avant comme douteuse par M. Oppert (E. M. II, p. 96, 288), est encore une des plus difficiles à expliquer que nous puissions rencontrer dans les textes. C'est un groupe idéographique qui désigne certainement un *canal* ou un *cours d'eau.* On lit, en effet, dans une inscription de Nabuchodonosor publiée par Rich :

*nahar libil KANIK palga samas aṣa Babilav* (lig. 11, 12, 13):

*Le fleuve Libel Kanik, le canal du soleil levant de Babylone;*

et dans tous les passages où on rencontre ce groupe, il est question de rivières, de fleuves ou de cours d'eau. On dit, par exemple : *KANIK apsu* (*Fastes de Sargon*, l. 169) comme on dit : *mi apsu, l'eau coulante.* Mais quelle est la transcription phonétique de ce monogramme? Comment s'articulait-il en assyrien? C'est ce qu'il n'est pas possible de préciser dans l'état actuel de la science. On rencontre ce groupe avec différentes terminaisons, telles que : *KANIK lu, KANIK lia, KANIK lav,* qui indiquent un complément phonétique qui permet de supposer que le mot se termine par un L; mais la vraie prononciation de ce mot ne nous en échappe pas moins.

*Ananisi Sumirim au Akkadim, pour les hommes de Sumir et d'Accad,* ne souffre pas de difficulté. Il nous reste le verbe que nous trouvons à la fin de la phrase : *aḥri,* première personne au masculin sin-

gulier aor. kal. de *ara*, *creuser* (hébreu חור, *trou, cavité)*, par conséquent *j'ai creusé*. Il est accompagné d'une particule explétive *lu*, qui n'ajoute rien au sens. La comparaison de nombreux passages identiques d'une même inscription où cette particule est tantôt exprimée, tantôt omise, ne laisse aucun doute à ce sujet.

23. *ki — sa — di . sa . ki — la . li ⁀ in .*

24. *a — na . mi — ri — tuv . lu . u — ti ⁀ ir*

*J'ai porté ses rives en sinuosités dans le désert.*

*Kisadi.* — Nous connaissons déjà la racine *kasad* avec la signification de *s'avancer;* les inscriptions trilingues nous révèlent clairement l'acception qu'elle doit avoir dans ce cas ; on dit à Bisitoun et à Ninive : *kisad nahar Purat, la rive de l'Euphrate* (comparez Bisit., lig. 36, et Layard, pl. 33, lig. 22) ; lisez aussi dans les *Fastes* de Sargon :

*kisad nahar marati,* le bord de la mer (*Fast. de S.* l. 21) ;

ou encore, sur le caillou de Michaux :

*Kar-Nabou kisad nahar Mi-Kaldan* (c. 1, l. 2 et 3),

la ville de Kar-Nabou, située sur le bord du fleuve Mi-Kaldan.

*sa* est un relatif dont le rôle a été reconnu dès les premières découvertes (1) et dont la signification est depuis long-temps fixée.

(1) Conf. de Saulcy (14 septembre 1849), *Recherches sur l'écriture cunéiforme du système assyrien*, 3e. mémoire autog., p. 9.

Quant à *kilalin*, c'est un terme technique pour lequel nous ne hasarderons aucune explication, et nous nous en tiendrons à notre conjecture sans nous dissimuler ce qu'elle laisse à désirer.

*Ana miritav*, vers le désert. — *Miritav* est un substantif formé d'une racine *arah* (ערה), par l'adjonction d'un מ prosthétique qui, en assyrien, comme dans les autres langues sémitiques, indique l'action, l'état. Nous avons ainsi un mot bien rapproché de l'hébreu מערת, dont la signification n'est pas douteuse. Il n'y a donc pas là de difficulté sérieuse, et nous pourrions passer outre si ce n'est que la lecture du groupe a besoin d'une observation. En effet, le signe archaïque que nous identifions avec la forme moderne *tum* ou *tuv*



ne se rencontre que là. Cependant je crois que cette assimilation sera acceptée sans qu'il me soit nécessaire d'insister sur les rapprochements qui me la font proposer et que la lecture justifie.

25. *ka — ri ⌢ i . as — na ⌢ an .*

26. *lu . as — tap — pa ⌢ ak .*

*J'ai creusé des fossés d'irrigation.*

*Karii, fossés*, est un substantif masculin pluriel dont la signification ne saurait être douteuse; c'est l'hébreu כרה, *ce qui est creusé*. Nous retrouvons ce terme dans la grande inscription de Nabuchodonosor, où il est dit que ce roi a creusé *deux fossés* autour des murs de Babylone (W. A., pl. 57 et 63, col. VIII, l. 49).

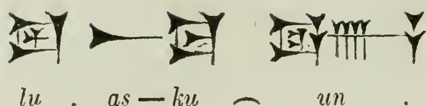
Le mot *asnan* offre plus de difficulté : si c'était un adjectif, il serait au pluriel masculin pour s'accorder avec *karii*, et alors nous aurions *asnut*, c'est donc un substantif au génitif ; la lecture en est certaine ; mais sa signification, bien que probable, ne laisse pas cependant d'être très-conjecturale. Aussi nous n'insisterons pas, pour l'établir plus solidement, sur l'interprétation que nous avons proposée.

Le verbe *astappak* représente la première personne du singulier aoriste iphtaal de *sapak, verser, répandre* (héb. שפך). L'iphtaal se forme du paël par l'intercalation d'un ת après la première consonne de la racine (Oppert, *G. a.*, § 140). Cette voie, particulière à l'assyrien, ressemble en apparence à l'hitpaël des verbes hébreux commençant par une sifflante. C'est la voie moyenne du paël, et, comme cette voie, elle a souvent une acception factitive ou la notion renforcée du kal. Nous dirons donc : *j'ai fait verser, j'ai fait répandre,* ou *j'ai creusé*. Ce verbe est d'un assez fréquent emploi : dans un passage analogue de la grande inscription de Nabuchodonosor, nous trouvons (W. A., pl. 56 et 62, col. VI, l. 50) le même mot écrit ainsi : *as—ta⌢ap—pak*, ce qui nous confirme la lecture phonétique du groupe et corrobore notre opinion sur la valeur du signe de la syllabe complexe *tap*.

27. [cuneiform]
*mi' ⌢ i . da — ru — tiv .*

28. [cuneiform]
*a—na . nisi . Su — mi ⌢ ir — im .*

29. [cuneiform]
*mu . Ak — ka — di ⌢ im .*

30. 

*lu . as — ku — un .*

*J'ai procuré des eaux continuelles au peuple de Sumir et d'Accad.*

Cette phrase ne renferme aucune difficulté. Le verbe, dont *askun* est une des formes, est d'un emploi très-fréquent dans les inscriptions de toutes les époques. Nous avons ici la première personne du sing. masc. aor. kal; la signification nous en est donnée par les inscriptions trilingues : *askun* est traduit à Bisitoun (l. 63) par le perse *akunavam, j'ai fait.* Les dérivés de la racine *sakan* sont très-nombreux en assyrien, et tous les passages dans lesquels ils sont employés corroborent la signification qui nous est donnée par les inscriptions trilingues.

*Ana nisi Sumirim au Akkadim* n'a plus besoin d'être expliqué ; il nous reste donc à analyser, dans cette phrase, les deux mots : *mi darutiv, des eaux éternelles.* Il est facile de reconnaître dans le mot *mi* le substantif masculin pluriel qui signifie *eau*, et qui est d'une identité parfaite avec l'hébreu מי ; le genre et le nombre nous en sont, du reste, indiqués par l'adjectif *darutiv* qui est au pluriel masculin (Oppert, *G. a.,* § 58). En effet, nous avons, à l'état simple, *dar* (hébreu דור, *œtas perpetua),* et à l'état emphatique *daru,* d'où l'on a formé le pluriel masculin *darut,* et avec la mimmation, *darutiv;* le féminin singulier serait *darat,* et au pluriel *daraat.* Ce terme est donc suffisamment expliqué. Nous trouvons, du reste, le même mot avec la même acception dans les inscriptions de Khorsabad : *yumi daruti, des jours éternels* (Insc. des *Fastes,* l. 141).

2e. CÔTÉ.

2e. C.
1. *nisi . Su — mi — ir — im .*

2. *u . Ak — ka — di — im .*

3. *ni — si — su — nu . naphativ .*

4. *lu . u — pa — ah — hi — ir .*

*J'ai réparti les hommes du pays de Sumir et d'Accad dans des districts étendus.*

Les difficultés de ce membre de phrase sont assez sérieuses. La première repose sur la signification du verbe *upahhir ;* la lecture en est cependant assurée, car on le rencontre quelquefois avec le signe de la syllabe complexe écrit ainsi : *u—pah—hir ;* mais la signification en est fort problématique ; nous le traduisons provisoirement par *distribuer*. La seconde et la plus grave repose sur l'explication du mot *naphativ ;* je ne prétends pas en justifier la lecture ni l'interprétation présente ; je vais seulement essayer de faire comprendre comment et pourquoi ce terme a pu m'embarrasser.

Le groupe que nous lisons *napahativ* se compose de quatre signes ; les trois derniers sont d'une lecture facile, mais le premier

ne se trouve, à ma connaissance du moins, que dans ce passage. Or, je crois en reconnaître la forme moderne dans un signe qui est lui-même très-rare dans les textes historiques. Nous aurions ainsi :



La valeur phonétique de ce signe est *mum*, et parmi les valeurs idéographiques qu'il comporte, M. Oppert a bien voulu nous communiquer celle de *nappaḥu*, qui résulte d'un syllabaire de Sardanapale que nous n'avons pas eu malheureusement à notre disposition. Si ces prémisses sont vraies, notre explication marche désormais régulièrement. En effet, le signe inconnu est un monogramme, et les trois signes qui l'accompagnent, et que nous lisons *apḥativ*, forment son complément phonétique avec la flexion qui caractérise le substantif à l'état emphatique et la mimmation. *Nappaḥativ*, et par contraction *napḥativ*, serait alors un dérivé d'une racine assyrienne *paḥa*, *gouverner* (héb. פחה, *gouverneur)*, formé par le נ prosthétique à la manière d'un grand nombre de substantifs assyriens (Oppert, *G. a.*, § 218), et désignerait ainsi *un lieu gouverné*, c'est-à-dire *un district* plus ou moins étendu.

5.
*mi — ri — tav . u . ma ⌒ as — ki — iav.*

6.
*lu . as — ku ⌒ un — si — na . si ⌒ im .*

*J'ai distribué également les eaux dans les plaines désertes et dans les plaines fertiles.*

Nous avons déjà expliqué le mot *miritav;* nous n'y reviendrons pas. *Maskitav* est un mot de la même nature, un substantif fé-

minin en ת, que nous rattachons à la racine *sakah, être arrosé, boire* (héb. שקה), formé par l'adjonction du מ préfixe qui indique l'état. Ces deux substantifs sont bien au féminin pluriel, ainsi que l'indique le suffixe verbal.

*Lu askunsina siv, — j'ai fait elles égales.* Notre tournure ne s'éloigne pas assez du mot à mot pour qu'il soit utile de la justifier. Nous connaissons déjà le verbe *sakan* avec la particule explétive *lu.* Quant à l'affixe verbale qui l'accompagne, elle n'offre aucune difficulté; le masculin *sun, suna,* se trouve pour ainsi dire à chaque ligne dans les inscriptions. Bien que les formes du féminin soient moins fréquentes, nous pouvons citer *rimitisina, leur souverain* (Insc. des *Taureaux de Khorsabad); matat nabharsina, tous leurs pays (Obélisque de Nimroud,* l. 18), et enfin, dans l'inscription de Bisitoun (l. 100), *parsatuvsina, mensonges ces choses.* Le dernier mot *siv, égale, pareille,* représente exactement l'hébreu שוה. Nous n'avons donc pas besoin d'insister sur cette expression, qui complète ce membre de phrase.

7. [cuneiform]

*in . nu — uh — siv . u . nahal (?)*

8. [cuneiform]

*lu . i — ri — si — na — ti .*

*Je les ai arrosés avec le nuhus et le canal.*

On connaît les difficultés de ce membre de phrase, et le verbe qui accompagne les mots *nuhus* et *kanik* n'est pas de nature à les faire disparaître. Il ne me paraît pas, en effet, complètement établi que le verbe *iri* soit une des formes de la racine ירה, ni qu'il

puisse avoir la signification de *arroser,* dans ce cas spécial. Quant au suffixe féminin pluriel, il ne souffre pas de difficulté.

9. [cuneiform]

*su — ba — at . ni — iḥ — tiv* (1).

10. [cuneiform]

*lu . u — si' — si — ib — si — na — ti .*

*Je les ai fait habiter comme une demeure d'agrément.*

Tout est clair dans ce membre de phrase, et nous pouvons rendre compte de chaque mot d'une manière satisfaisante.

*Subat* est un substantif féminin dont la signification est bien établie; c'est l'hébreu שבת, *demeure;* nous trouverons fréquemment dans les inscriptions cette expression : *subat sarrutiya,* pour désigner la capitale de l'empire, *le siége de ma royauté.* Il n'y a pas de difficulté.

*Niḥtiv* est également un substantif féminin, état emphatique de *niḥit,* hébreu נחת, *repos, tranquillité.* Nous disons donc un lieu de repos ou d'agrément.

*Lu usi'sibsinati. — Usi'sib ,* première personne aor. shaphel de *asab, demeurer,* héb. ישב, avec la particule explétive et le pronom suffixe féminin pluriel de la 3e. personne. Le verbe *asab* est très-fréquent dans les inscriptions; le participe kal se trouve au pluriel dans les inscriptions trilingues *(asibut)* et traduit le perse *martiya, les hommes, les habitants, ceux qui demeurent.* Au surplus, la phrase tout entière que nous venons d'analyser se trouve dans les inscriptions de Sargon :

*Subat niḥtu usisib* (Botta, pl. 159, s. XIV, n°. 3, l. 9).

(1) Et non pas *ni—ḥi—tiv. Sup.,* p. 18.

La seule différence qui la caractérise, c'est que l'*m* de la mimmation a disparu avec le temps et qu'il ne reste plus que la terminaison en *u*.

11. *ni* — *nu* — *mi* — *su*.

12. *Ha* — *am* — *mu* — *ra* — *bi*.

13. *s'arru* . *dannu* .

14. *mi* — *kir* . *ilu* . *rabu* . *rabu* . *a* — *na* — *ku*.

*Nous disons ceci, Hammourabi, roi puissant, adorateur du plus grand des Dieux, moi!*

Il y a bien peu de chose d'inconnu dans cette phrase, facile à comprendre du reste. La forme *ninumisu* nous présente la 1re. personne du pluriel aor. kal du verbe *ana* que nous avons déjà vu à la 1re. personne du singulier, et qui, de plus, est accompagné ici du suffixe de la 3e. personne. Cette tournure indique que le roi va parler d'un nouveau sujet; elle commence un nouveau paragraphe. C'est une forme très-fréquente dans les inscriptions, particulièrement dans celles de Babylone.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur le nom et les titres de Hammourabi. Le mot *mikir* seul a besoin d'être interprété; le signe complexe se décompose, à Babylone et à Ninive, de deux

manières différentes, de sorte que nous pouvons lire ici *mi—gi⌢ir* et à Ninive *mi—ki⌢ir*. Ces deux expressions donnent de l'incertitude sur la véritable racine du mot; car elles peuvent provenir de deux expressions différentes : מגר, *bénir*, et יקר, *honorer*, qui satisfont également au sens général; aussi nous ne chercherons pas à lever cette incertitude.

*Ilu rabu rabu* veut dire très-clairement *le plus grand des Dieux;* l'adjectif, que nous connaissons déjà, est mis ici sous la forme idéographique, et sa duplication nous présente la tournure sémitique de tous les superlatifs. Il n'y a donc là rien qui doive nous arrêter. La phrase se termine par la répétition du pronom personnel et lui donne son cachet.

15. *ina . i' — mu — ki ⌢ in.* .

16. *ga ⌢ as — ra — tiv* .

17. *sa . Marduk . id — di — nav* .

*D'après les décrets irrémissibles que Mérodach m'a donnés.*

Les deux premières lignes ne sont point séparées sur l'original, ce qui indique que *gasrativ* est un qualificatif intimement lié à son substantif. La préposition *in,* ou *ina,* est une préposition analogue à celle que nous avons déjà vue, *ana,* dont le sens est fixé par les inscriptions trilingues et dont il faut accepter le rôle dans les textes sans chercher à en soutenir l'articulation par une lecture qui n'est peut-être pas encore définitive.

Le mot *i'muḳin* est un substantif féminin pluriel que nous traduisons par *décret* (en hébreu עמק). Il n'offre pas de difficulté de lecture ni d'interprétation; cependant il mérite une remarque particulière; car c'est une forme archaïque qui s'est conservée, pour ce mot, avec quelques exceptions, dans les textes modernes, et qui s'écarte de la règle générale en nous présentant un substantif féminin avec une terminaison masculine (Oppert, *Gram. ass.*, § 5). Nous trouvons, ainsi, dans les inscriptions de Sargon :

*sudlimsu i'muḳan lasanan, — accorde-lui les décrets sur les peuples.*

Le singulier est assez fréquent dans les inscriptions des rois ninivites, par exemple dans cette phrase :

*ina i'muk ilui, — par le décret (la volonté) des Dieux (passim).*

Le genre du substantif est du reste parfaitement indiqué par l'accord de l'adjectif dont il est plus facile de déterminer la flexion que la signification; *gasrativ* est, en effet, évidemment au féminin pluriel. C'est un mot essentiellement assyrien dont la signification est assez douteuse; mais elle importe peu au sens de la phrase; car, dans des passages analogues, cette épithète est quelquefois supprimée et quelquefois remplacée par l'expression *ṣirâti* (*élevé, sublime*), qui est également un féminin pluriel. Nous lisons par exemple, dans l'inscription de Tiglat-Pileser :

*ina i'muḳi sa Assur Bilya* (col. IV, l. 7. W. A., pl. 12),

ou bien :

*ina i'muḳi ṣirâti sa Assur Bilya* (col. III, l. 35. W. A., pl. 11);

enfin, Sargon dit également, dans l'inscription de Nimroud :

*i'mukan ṣirâti* (Layard, p. 33, l. 6).

*Sa marduk iddinav* n'offre que des mots qui ont déjà été expliqués, et dès-lors nous pouvons passer outre.

18. *dur . si — ra — am .*

19. *ina . i' — bi — ri . ra — bu — tiv .*

20. *sa . ri — sa — su — nu .*

21. *ki — ma . s'a — tu — im . i' — li — a.*

22. *ina . ris . nahar . Ha — am — mu — ra — bi .*

23. *nu — hu — us . ni — si .*

24. *lu . i' — bu — us .*

*J'ai construit un fort, sur les grandes berges, dont la tête s'élève comme une montagne à l'entrée du Fleuve-Hommourabi, Bonheur des hommes.*

C'est ici que le texte commence à présenter des altérations qui vont augmenter les difficultés que nous allons rencontrer. Nous les examinerons à mesure que l'interprétation des mots l'exigera.

*Dur, fort, enceinte,* est exprimé idéographiquement par un

signe d'un emploi bien fréquent et dont on a fixé depuis longtemps la valeur en comparant, par exemple, la phrase : *dur rabav sa Babilu ibus* des briques de Nabuchodonosor avec le passage parallèle du cylindre de Bellino (Oppert, *Mes.*, II, p. 265). L'altération du signe n'est pas assez prononcée pour donner lieu à une équivoque ; le dernier clou perpendiculaire seul a été altéré ; les autres éléments du signe ne le sont pas.

*siram* est un mot assyrien que M. Oppert (*Et. Assyr. Ins. de Borsippa,* p. 27) fait dériver de l'arabe صير et dont la signification est confirmée par la comparaison des nombreux passages des inscriptions ninivites, où il désigne toujours ce qui est *élevé*, *supérieur, suprême.*

*Ina i'biri rabutiv, sur les grandes berges.* Encore la préposition *in* dont nous connaissons déjà le rôle.—*i'biri, les berges,* substantif pluriel masculin (en héb. עבר, *transitus)* qui ne présente pas de difficultés. — *Rabutiv* n'a pas besoin d'explication ; c'est le pluriel masculin de l'adjectif *rabu*, qui s'accorde en genre et en nombre avec le substantif *i'biri.*

*Sa risasunu, dont la tête de lui.* Le texte est parfaitement lisible ; *sa* est le relatif que nous connaissons déjà ; le *ri* seul de *ris* est légèrement altéré ; la signification de ce mot n'a pas besoin d'un long commentaire : c'est l'hébreu ראש avec le pronom suffixe. Le mot est écrit en toutes lettres ; son expression idéographique se



trouve au *commencement,* à *la tête* de l'inscription de Tiglat-Pileser (*W. A.*, p. 9). On trouve à chaque instant dans les inscriptions, soit idéographiquement, soit phonétiquement, l'expression *ina ris sarrutiya, au commencement de ma royauté.* En parlant d'un fleuve,

*ris* ne saurait signifier l'embouchure ni la source; il désigne l'endroit où un canal vient prendre naissance, *la prise d'eau* (Layard, pl. 12, lig. 17 et 18).

*Kima s'atuim ilia, comme une montagne élevée.* — *Kima* est bien lisible. C'est un terme très-fréquent qui s'emploie en assyrien, comme l'hébreu כמו, pour exprimer la comparaison : *kima nuni, comme des poissons; kima yum ulluti, comme au jour passé.* — La première syllabe de *s'atuim* est très-altérée; il n'en reste que les traits perpendiculaires qui sont communs aux signes archaïques *s'a, bit, bab, git.* Mais la restitution de ce signe nous est commandée par un passage analogue du cylindre de Nabuchodonosor, où nous lisons *kima s'atuum* (W. A., pl. 53 et 59, c. I, lig. 50). Ce terme est un allophone dont la signification nous est donnée par la comparaison des textes, où nous voyons l'expression *s'atuim* remplacée, dans des passages parallèles, par le mot *sadu,* au pluriel *sadi* et même *sadim :*

*Kima sadim ullâ risasa* (W. A., pl. 58 et 64, col. IX, lig. 27).

Or, la signification de ce dernier terme nous est donnée par les inscriptions trilingues, dans lesquelles l'idéogramme que nous articulons *sadu* est traduit par le perse *kaufa, montagne.* La lecture et la signification de ce mot sont donc parfaitement assurées. — *Ilia,* participe kal de *ala, monter, élever* (en hébreu עלה), est d'une interprétation trop facile pour que nous ayons besoin d'insister.

La fin de la phrase n'offre pas de difficulté; la comparaison des passages antérieurs où les mêmes mots sont répétés suffit pour en opérer la restitution. Il ne reste à justifier que la signification du verbe *i'pus, j'ai fait, j'ai construit.* — *i'pus* est la 1re. pers. sing. aor. kal de *apas, faire :* c'est un verbe essentiellement assyrien.

dont la signification ne saurait être douteuse, parce que plusieurs de ses formes traduisent des formes correspondantes du verbe *kar* dans les inscriptions trilingues. C'est, du reste, un des verbes le plus fréquemment employés et dont les différentes flexions ont le plus contribué à éclairer le système de la conjugaison assyrienne.

25. *dur . su — a — ti .*

26. *dur . um — mu . ba — ni ⌢ it . iti .*

27. *a — bi ⌢ iv . a — li — di — ya .*

28. *a — na . su ⌢ ur — bu . lu . ab — bi .*

*J'ai nommé ce fort (pour sa gloire) du nom de la mère qui m'a donné le jour et du père qui m'a engendré.*

Le texte est de plus en plus altéré; cependant le seul signe qui manque complètement est le premier de *ummu* ; malgré cela on n'en contestera pas la restauration. Le dernier signe de la ligne 26 n'appartient pas au mot *banit ;* on en a la preuve par la lecture de la ligne 29 : il a donc une valeur idéographique. Dans la ligne suivante, nous n'avons restauré que le premier signe de *alidia,* qui nous est impérieusement commandé par le sens; le mot *surbu* nous paraît seul conjectural. La lecture de ces lignes une fois assurée, leur interprétation n'offre rien de difficile.

*Dur* a déjà été expliqué ; nous n'y reviendrons pas. — *Ummu*

est un substantif féminin singulier qui signifie *mère* dans toutes les langues sémitiques. Son expression idéographique [cuneiform] traduit à Bisitoun le perse *mâta*, et l'idéogramme alterne, dans les inscriptions de Ninive, avec l'expression phonétique que nous trouvons ici, de manière à ne laisser aucun doute sur la lecture et la signification de ce mot. — *Banit*, participe kal féminin sing. de *bana*, *créer* (en héb. בנא, *construire)*, par conséquent *celle qui crée (G. ass.*, § 188). La 3e. pers. sing. aoriste kal *ibu* traduit, dans les inscriptions trilingues, le perse *ada*. — *Itti*, écrit phonétiquement dans l'inscription de Xerxès, à Van, correspond à l'hébreu את. La valeur de son expression idéographique est déterminée par la lecture d'une curieuse tablette bilingue du Musée britannique que M. Oppert a publiée dans son *Expédition de Mésopotamie* (t. II, p. 152), ce qui nous permet d'en faire ici l'application.—*Abiiv* est l'expression qui représente également, dans toutes les langues sémitiques, le mot *père*. Son expression idéographique [cuneiform] traduit, dans les inscriptions trilingues, le perse *piia*, et cet idéogramme alterne, dans les inscriptions ninivites, avec l'expression phonétique que nous lisons dans le texte de Hammourabi.

Le mot *alidiya*, avec le suffixe de la première personne, ne saurait comporter de difficulté. La première lettre seule serait d'une restitution difficile si elle n'était pas forcée. Quant à *alidiya*, il est facile d'y reconnaître le participe kal du verbe *alad* (en hébreu ילד, *engendrer)*, avec le suffixe de la première personne.

*Ana surbu lu abbi.* — Les deux mots *ana surbu* sont d'une restitution difficile, surtout le dernier. Si la restitution se vérifiait par la comparaison d'un passage analogue, il faudrait voir dans *ṣurbu* un infinitif shaphel du verbe *raba*, dont l'interprétation n'offrirait aucune difficulté et qu'il faudrait traduire par ces mots : *pour faire*

*grandir*, par conséquent *pour glorifier*. Dans tous les cas, il faut voir dans ce mot, qui nous manque ou que nous restituons, une expression parenthétique qui n'ajoute rien au sens de la phrase.

*Lu abbi, j'ai nommé.* — Nous retrouvons encore la particule explétive avec la 1re. pers. aor. kal de *naba* (en hébreu נבא). Seulement, en assyrien, ce verbe, d'un usage assez fréquent dans les inscriptions, a une signification moins solennelle que dans la Bible; aussi nous le traduisons simplement par *j'ai nommé*. C'est exactement la même forme que nous rencontrons à Khorsabad :

*Ir Kar-Ninip sumsu abbi, je l'ai nommée la ville de Kar-Ninip (Fastes de Sargon,* l. 60).

29. *in* . . . . . *um — mu* . *ba — ni — it* .

30. *a — bi — iv* . *a — li — di — ya* .

Ces deux lignes n'offrent de difficulté que par l'altération des deux signes de la ligne 29, dont nous n'avons pas osé proposer la restitution. Parmi les nombreuses tentatives que nous avons successivement abandonnées, en attendant que cette phrase se retrouve dans un texte d'où nous viendra de lui-même le mot que nous cherchons bien loin, nous mentionnerons celle-ci :

au lieu de

. . . . . . . . . .

nous proposons de lire

*illu* *mu ummu*, etc., etc.

c'est-à-dire précisément le nom de la reine qui a régné avant Hammourabi, et dont le nom est cité sur la liste que nous avons rapportée (*supra*, p. 50). Je sais combien cette hypothèse est fragile, puisqu'elle ne repose que sur la présence d'un signe qui concourt à former le nom de cette antique reine de Babylone, et qui peut se retrouver également dans d'autres combinaisons; aussi je n'insiste pas sur ce point. Les autres mots ont été précédemment analysés.

31. *in . ki ⁀ ib — ra — tir .*

32. *lu . u — si ⁀ ib .*

*Je demeure dans les (quatre) régions.*

Il n'y a encore ici de difficile que la restauration du texte; mais des formules analogues nous y conduisent sûrement. Nous avons, par exemple, dans l'inscription du pavé des portes de Khorsabad : *ina kiriti usisib sunutiva* (Botta, pl. 8, lig. 34). Du reste, tous ces mots ont été analysés et ne présentent plus de difficultés d'interprétation. Nous ajouterons seulement que si la lacune de la ligne 29 cache réellement le nom de la mère de Hammourabi, on devrait restituer autrement la dernière ligne pour lire le verbe dont la dernière lettre seule est incertaine à la troisième personne féminin aphel *yusiba;* le sens général donnerait alors, pour ce passage :

*Illu Nou, la mère qui a enfanté le père qui m'a donné le jour, habitait (régnait) dans les (quatre) régions.*

Quel que soit le sens qu'on adopte, il ne nous reste plus aucun mot à analyser.

## § 2. — INSCRIPTIONS DU BRITISH MUSEUM.

A. — La plus courte des inscriptions de Hammourabi, conservée au *British Museum*, est gravée sur un objet en cuivre trouvé par M. Layard, aux environs de Bagdad. Nous l'avons pris au premier abord pour un vase. M. Layard le désigne sous le nom de *Bronze Ball* (*Nineveh and Babylon*, p. 477). C'est le même objet, sans doute, qu'on désigne, dans le recueil d'inscriptions publié par sir H. Rawlinson, sous le nom de *Copper Ring* (W. A., pl. 4). En examinant plus attentivement cet objet, et en le rapprochant de certains détails représentés sur les bas-reliefs de la galerie de Koyoundjik, il nous a paru qu'il devait orner la poignée d'un sabre ou l'extrémité d'un sceptre. En voici le dessin :



La légende qu'il porte est des plus faciles à expliquer ; elle est publiée dans le recueil d'inscriptions du *British Museum* (W. A., pl. 4, n°. xv, 3). Nous la reproduisons ici :



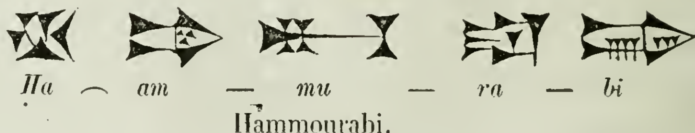
*Hekal* . *Ha — am — mu — ra — bi* . *s'arru....*
Palatium Hammourabi regis....

c'est-à-dire :

« *Palais de Hammourabi roi....* »

Il n'y a pour nous de nouveau que les deux premiers signes que nous pouvons lire : *bit rab*, et traduire par : *Maison grande*. Le signe a, en effet, une valeur idéographique bien connue : il rend le perse *takaram* dans les inscriptions trilingues, et sa décomposition phonétique nous apprend qu'il se prononçait *bit* (en hébreu בית). Il ne peut donc y avoir de doute sur sa lecture ni sur sa signification. Le second signe est le monogramme qui répond au perse *vazarka* et dont la transcription phonétique doit se lire *rabu*. C'est un terme sur lequel nous nous sommes déjà expliqué. Ces deux signes ne laissent prise à aucun doute sur leur signification, et leur lecture a suffi ainsi pendant long-temps aux besoins de l'interprétation. Cependant M. Oppert a établi très-judicieusement que cette expression ne se composait pas de deux monogrammes juxta-posés, mais qu'elle formait un ensemble qui devait se prononcer *Hekal* (en hébreu היכל, *palais*) (Conf. *Études assyriennes*, Borsippa, p. 60). Aussi nous adhérons à cette lecture, qui doit être désormais généralement acceptée. La fin de l'inscription n'offre pas de difficultés.

B. — Sur les briques qui proviennent de l'angle nord de la ruine qui porte aujourd'hui le nom de Senkereh, on trouve l'inscription suivante, publiée dans le recueil du *British Museum* (W. A., pl. 4, n°. xv, 2) :





*s'arru* . *DAN GA* . *s'arru* . Babilu.
rex potens , rex Babylonis.



*s'arru* . *AN UP DA* . *arba*. .
rex regionum quatuor,



*ba — nuv* . bit . yum . bit . samas.
constructor templi Diei , templi Solis,



*UT RUT RI* . *ma* . *ta*.
Larsam . . . .

Cette inscription peut aisément se comprendre dans son ensemble ; en voici la traduction française : elle diffère peu de celle que M. Oppert a publiée dans son *Expédition en Mésopotamie* (t. I, p. 267). Il serait difficile, du reste, de la traduire autrement :

« Hammourabi, roi puissant, roi de Babylone, roi des quatre « régions, constructeur du temple du Jour et du temple du So- « leil, à Larsam.... »

Il ne manque que les deux signes de la fin, qui sont pour nous inintelligibles quant à présent ; le reste est assez clair, malgré les difficultés que l'on rencontre dans l'explication de quelques détails.

Le nom de Hammourabi n'offre rien de particulier. Nous retrouvons le monogramme royal accompagné d'un qualificatif *DANGA*, analogue au qualificatif *DALUM* que nous avons déjà

analysé. C'est un allophone dont la forme assyrienne nous est donnée par une tablette du ***British Museum*** cotée K 46, publiée par M. Oppert (*Més.*, II, p. 96), et dans laquelle nous voyons que le mot *DANGA* est interprété par *dannu.* — Nous nous sommes expliqué sur ce mot ; nous n'y reviendrons pas. Nous passerons également sur les expressions *roi de Babylone ;* mais des difficultés sérieuses s'attachent au qualificatif suivant : *roi des quatre régions.* Les signes *AN UP DA* remplacent visiblement *kiprat,* puisque *arba* ne peut souffrir de difficulté ; mais, pour l'établir, il faudrait puiser à des documents qui ne sont pas à notre disposition.

*Banuv* est une expression phonétique parfaitement claire ; c'est le participe kal de *bana,* construire (en hébreu בנה); les inscriptions fournissent un grand nombre de dérivés de cette racine, et quelques-uns de ces dérivés sont traduits dans les inscriptions trilingues. Ainsi, par exemple, *ibnu,* 3e. pers. du sing. aor. kal traduit le perse *ada* dans les inscriptions de Darius et de Xerxès. C'est une des racines qui donnent les plus nombreux dérivés et dont la signification est la mieux établie.

Les deux lignes suivantes n'offrent pas de difficulté. La signification du signe que nous lisons *bit* est déjà assurée. La valeur idéographique du signe résulte de la comparaison de tous les textes. L'inscription de Bisitoun (ligne 36) établit qu'il signifie *jour.* On le trouve quelquefois isolé, quelquefois accompagné d'un complément phonétique ; son expression phonétique pure se dit :

*yu — um* et au pluriel *yu — mi* .

C'est l'hébreu יום, *jour.* La signification de ce mot ne saurait donc être douteuse ; il est bien certain qu'il s'agit ici du *temple du Jour.*

Le second édifice est le *temple du dieu Samas;* l'identification de l'expression idéographique et de l'expression phonétique

*Samas*

est appuyée par de nombreux exemples. Nous citerons, entre autres, les textes identiques des inscriptions dites des *revers de plaque* de Khorsabad (Comparez Botta, pl. 167, l. 23, et pl. 165, l. 12). Il en résulte clairement que le dieu se nommait en assyrien le dieu Samas (en hébreu שמש). C'est donc *le Soleil.*

La dernière ligne désigne évidemment la localité où le temple était construit; elle porte aujourd'hui le nom de Senkereh. Les trois signes qui servent à la désigner, dans notre inscription, se reproduisent fréquemment sur les briques de la Basse-Chaldée et dans les textes des derniers rois de Babylone. C'est une expression idéographique dont les inscriptions de Nabuchodonosor nous donnent la transcription (W. A., pl. 65, l. 11, l. 42):

*La — ar — sa — am.*

Nous savons ainsi que cette ville se nommait *Larsam* sous les rois du dernier Empire. C'était peut-être la ville que Bérose nomme Λαραγχα ou Λαγχαρα, et qu'il donne pour résidence à quelques-uns de ces rois d'une époque anté-historique dont il nous a conservé le souvenir. Toujours est-il que c'était une ville riche et puissante, si on en juge par les résultats des fouilles de Loftus, qui nous ont fait connaître les ruines des palais et des temples que les rois Orcham, Pournapourias, Hammourabi y ont fondés et que Nabuchodonosor avait pu restaurer et embellir (Conf. Oppert, *Més.*, I, p. 268).

C.—La plus importante des inscriptions du *British Museum* est tracée sur une tablette qui a quelque analogie avec celle du Louvre; seulement elle est d'une interprétation beaucoup plus difficile. Presque tous les signes doivent être pris avec leur valeur idéographique. Nous en donnons ici la transcription et la traduction, en laissant aux caractères leur valeur phonétique pour qu'on puisse bien apprécier les difficultés qui naissent du double rôle des caractères assyriens, et reconnaître combien la lecture des signes qui doivent être lus idéographiquement peut jeter de trouble sur les passages les mieux compris quand on se méprend sur leur rôle. Voici cette inscription :

**1re. Face.**

*AN RI . ZA RI RUT KI.*
Deæ Tavat Zergoul (?);

*NIN . MI . KUM . MA . NI . AN KI A . NIN . LAL*
Dominæ aquæ, ignis, terræ, aeris; deæ mundi, dominæ justitiæ

*NIN . A NI . IR . Ḫa — am — mu — ra — bi .*
Dominæ suæ Hammurabi

*KA MUM A . AN NA . AN IN KIT*
amicus Anu , Beli

*Da — ga — ni . SI GA . AN UT*
Dagan, adorator Samas

*riu* . *LIB* *HI* *HI* . *AN* *SUR* *UT* *KIT* .
pastor gratiosus Merodachi

*RI* *LIB* *KI* *RAM* . *AN* *RI* *KIT* .
adorator firmus Deæ Tavat

*s'arru* . *DAN* *GA* . *s'arru* . *BAB* *AN* *RA* *KI* .
rex potens rex Babylonis

*s'arru* . *KI* *IN* *GI* . *KI* *Akkadi* .
rex Sumiri et Akkadi

*s'arru* . *AN* *UP* *DA* . *arba* *KIT* .
rex regionum quatuor

**2°. Face.**

*s'arru* . . . . . . *AN* . *GAL* . *GAL* . *Ï* *KUM* .
rex . . . . . . Dei maximi , ego.

*SU* *BIL* *KUM* *IN* *AK* *A* *UT* . *AN* *RI* .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . Tavat.

*SI UM. UN . GA NI . KI IN GI . KI Akkad*

adoratio hominum . . . . Sumir et Akkad.

*NAM IN GA AK KUM .*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*MU NA AN SI . MA TA .*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*KU KA BI SU NI KU .*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*KUM . IN . KU A . AN RI . KI RAM .*

. . . . . . . . . . . . . . . Tavat adorata

*SI NI . IR . ZA RI RUT KI . IR . NAM .*

semper . . Zergoul (?) in urbe consecrata

*NIN . A KA NA . BIT . ZI . UN MA .*

Dominæ Akana , Templum animæ mundi ,

*BIT KI RAM SI NI . MU NA NI IN NI .*

Templum adorationis æternæ ædificavi

Ainsi qu'on peut facilement le remarquer, notre traduction n'est pas complète. Voici toutefois ce que nous avons pu comprendre dans cette inscription :

« A la déesse Tavat de Zergoul, souveraine de l'eau, du feu, de « la terre, de l'air, déesse du monde, déesse de la justice ; à sa « déesse, Hammourabi, favori d'Anu et de Bel Dagon, adorateur « de Samas, pasteur suprême qui réjouit le cœur de Mérodach, « adorateur constant de Tavat, roi puissant, roi de Babylone, roi « de Sumir et d'Accad, roi des quatre régions, roi . . . . . . . du « plus grand des Dieux, moi! . . . . . . . . . . la déesse Tavat, « l'adoration des hommes du pays de Sumir et d'Accad . . . . . . « . . . . . . . à la déesse Tavat, adorée constamment à Zergoul, la « ville consacrée à la souveraine Akana, j'ai élevé le temple de « l'âme du monde, le temple de son adoration perpétuelle. »

Telle est notre traduction, qui s'éloigne, sur quelques points, de celle de M. Oppert (*Més.*, t. I, p. 270) et qu'il s'agirait de justifier. Mais pour arriver à ce résultat, la comparaison des textes dont nous pouvons librement disposer ne nous suffit pas. Ce document, comme tous ceux dans lesquels le système idéographique domine, ne pourra être sérieusement discuté que lorsque les fameuses tablettes de Sardanapale, dont les fouilles de M. Layard ont enrichi la science, seront accessibles au public. Aussi, sous ce rapport, nous sommes parfaitement de l'avis du savant général à qui la publication en est confiée (1). Leur impression est depuis long-temps terminée, et si la publication ne paraît pas, nous

(1) Sir Henry Rawlinson s'exprimait ainsi, dans l'*Athenæum* du 14 février 1863 :
« I would recommend translators to confess their entire ignorance of this branch of the subject or to wait at any rate until the copious bilingual and trilingual Vocabularies and Grammatical Tracts which I am now engaged in editing are available for general reference before they attempt either to read or to explain the so called Assyrian Ideographs. » —Je crois avoir été le premier, j'étais alors le seul, à donner une traduction anglaise des

ignorons ce qui peut encore la retarder. En attendant, la lecture de cette inscription, guidée par des notes incomplètes, souvent prises de seconde main ou sur des copies que la photographie ne conserve déjà plus, ne peut être considérée que comme un *essai* dont nous comprenons la témérité, mais dont nous appelons de tous nos vœux les moyens de contrôle. C'est sous ces réserves que nous hasarderons les observations suivantes :

*AN RI* — est une expression analogue à celles que nous connaissons déjà : *AN RA* . *AN UT*. C'est le nom d'une divinité caractérisée par le signe *RI* et que l'on nomme *Tavat*.

*ZA RI RUT KI* — est un composé que nous rapprochons du nom d'une des villes citées dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, dont le premier élément est exprimé par le signe de *zir; zari* en serait alors l'expression phonétique, et la localité ainsi désignée serait *Zerghoul*. Comparez *Fastes de Sargon*, l. 8.

*NIN* ne souffre pas de difficultés; le syllabaire K. 197 explique ce signe par *bi' ilti (déesse)*; c'est, du reste, l'expression consacrée pour indiquer le sexe de la divinité invoquée et qui nous donne ainsi la certitude que *AN RI* est bien une déesse.

*MI* . *KUM* . *MA* . *NI* — représentent les idéogrammes des quatre éléments. Il n'y a d'incertitude que pour le dernier, qui n'a pas été expliqué jusqu'ici; mais les trois autres sont connus depuis long-temps.

*AN KI A* — représente encore une divinité dont le nom est très-fréquent sous cette forme dans les inscriptions de Nabuchodonosor et de Nabonide, et que nous nommerons *la déesse de la terre*. Voyez entr'autres W. A., pl. 54 et 60, col. II, l. 58.

inscriptions des rois de la première dynastie babylonienne; aussi je suis tout disposé à accepter pour moi, en toute humilité, bien que je ne les aie pas suivis, les conseils que sir H. Rawlinson veut bien donner à ceux qui s'occupent de ces inscriptions.

*NIN LAL.* — Sur la copie publiée par sir Henry Rawlinson (W. A., pl. 4, n°. 15, l. 4), il y a *IS LAL;* j'ai cru voir *NIN* sur l'original, au Musée Britannique : le signe est assez altéré; je me suis peut-être trompé; dans tous les cas, je ne puis expliquer *IS. LAL.* Il est assez facile, au contraire, de comprendre *NIN LAL,* car *LAL* est interprété dans le syllabaire K. 110 par *saḳalu,* (en hébreu שׁקל, *peser*) *sakil, celui qui pèse.* C'est ainsi que je lis la *déesse qui pèse,* et par conséquent *la déesse de la justice.*

*NIN A NI IR* — présente une formation casdo-scythique qui se prononçait sémitiquement *ana biltisu* et que nous acceptons dès-lors avec la signification de cette locution. Voyez pour ces formes les Glossaires assyriens du *British Museum*, et particulièrement la tablette K. 46.

*KA . MUM . A* — représente à la fois un nom royal, et une expression idéographique. L'expression idéographique est expliquée dans un syllabaire, que cite M. Oppert, par *ḥababu;* elle a par conséquent la valeur de *aimer.* Voyez Oppert, *Mésop.,* I, p. 265. Comparez W. A., pl. 5, n°. 23, col. 1, l. 2. 4. 5.

*AN NA . AN IN KIT dagani* — sont des noms de divinité très-fréquents dans les textes et qui se comprennent assez facilement, sans cependant qu'on puisse savoir encore au juste ce que l'on entend par le dieu *NA*. Quant à *AN IN KIT dagani,* c'est Bel-Dagon.

*SIGA* — est un allophone expliqué dans le syllabaire K. 197 par *magar.* Nous dirons donc *SIGA samas,* comme nous dirions *migir samas,* adorateur du dieu Soleil.

*Riu lib HI . HI.* — C'est la répétition des lignes 8 et 9 de l'inscription du Louvre. On sait que le signe de la syllabe *HI* est expliqué par *ṭib, être bon. HI HI* représente la forme factitive du verbe, comme nous avons *DU DU* pour exprimer le factitif de *marcher ; MU MU* le factitif de *donner.*

*AN SUR UT.* — C'est l'expression idéographique du dieu Mérodach.

*RI LIB KI RAM* — est remplacé, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, par *itut kun libbi,* ce qui veut dire : *qui atteste sa constance.* Vient ensuite une série de signes qui restent inexpliqués.

. . . *Tavat. S'arru dannu, s'arru Babilu, s'arru Sumiri Akkadi*— sont des expressions si fréquentes dans tous les textes qu'elles ne présentent ici aucune difficulté, si ce n'est que l'on est obligé d'accepter l'expression *KI IN GI* comme une variante de l'idéogramme de Sumir.

*S'arru kiprat arba'* est assez clair. On sait, par les inscriptions de Sardanapale, que le signe *UP* est l'idéogramme de *kiprat;* il reste à justifier la présence des signes *AN* et *DA;* mais nous devons avouer que nous en ignorons le rôle.

Sur la seconde face, nous trouvons d'abord l'expression *AN GAL GAL,* ou *ilu rabu rabu,* qui n'offre pas de difficulté. Nous savons que *IKUM* est l'expression allophone du pronom de la première personne; et, d'un autre côté, le sens de la phrase appelle si clairement le mot *anaku* qu'il ne peut y avoir d'équivoque à ce sujet. Nous nous contenterons de remarquer ici que l'écriture anarienne nous présente ainsi, par une particularité de son développement, les pronoms et les flexions, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins facile à exprimer par une image, représentés par des signes que nous devons considérer et traiter comme des idéogrammes.

Viennent ensuite plusieurs signes sur lesquels nous devons avouer notre ignorance, quant à présent; nous reprenons l'explication à *Tavat.*

On serait tenté de trouver une expression phonétique dans *simata;* mais *MUNAANSI* est une forme verbale traduite par *nadan.*

Il faudrait, pour s'arrêter à l'une des deux versions, que l'ensemble de la phrase pût nous éclairer sur ce point, et c'est ce qui n'a pas lieu.

*SI UM* — change dans les briques de *Samsihou* avec *Tuklat, adoration*. Nous pouvons lire ensuite tout d'un trait les mots qui signifient : *les hommes de Sumir et d'Accad;* puis nous arrivons de nouveau à un passage qui reste inexpliqué jusqu'à *Tavat*, et la phrase reprend avec les signes *KI RAM. SI NI . IR*. Nous avons vu précédemment ce groupe, seulement les signes ne sont pas dans le même ordre; mais le sens n'est pas changé. Nous retrouvons ensuite le nom de la ville, *Zerghoul*. Puis on désigne plus spécialement la ville : *IR*, *NAM NIN Akana*, c'est-à-dire *la ville consacrée à la déesse Akana*.

*BIT . ZI . UN MA* est assez clair. *BIT* c'est le temple; *ZI* est expliqué par *napsat, l'âme, v. g.* dans les *Fastes de Sargon*; *UN MA* remplace, dans les inscriptions de Nabuchodonosor, les termes : *ilam, sami* et *irṣit* (W. A., pl. 55. 61, col. 4, l. 31).

*BIT KI RAM SI NI*. C'est le temple de l'adoration perpétuelle, comme nous l'avons déjà indiqué.

Enfin, *MU NA NI IN . NI* est l'idéogramme qui se traduit dans tous les textes par : *il a bâti*.

L'analyse de cette inscription ne suffirait pas sans doute, si elle était isolée, pour démontrer la vérité de la thèse que nous avions posée. Mais n'oublions pas qu'elle n'est point unique, et que les textes de cette période sont assez nombreux pour qu'on puisse généraliser les principes qui dérivent de leur observation. Ce que nous en avons compris résulte de la comparaison des inscriptions modernes où les mêmes mots sont représentés tantôt sous la forme phonétique, tantôt sous la forme idéographique. Or, on ne saurait admettre que l'expression graphique, qui n'a pas changé dans une

période de plus de mille ans, ait pu représenter phonétiquement, à un moment donné, ce qu'elle aurait représenté idéographiquement plus tard. Les expressions allophones étaient sans doute phonétiques chez le peuple qui a transmis ses moyens graphiques à l'Assyrie; mais elles sont toujours restées phonétiques chez ce peuple inconnu, et si elles ont été acceptées, à un moment donné, par les Assyro-Chaldéens, comme des idéogrammes, elles sont toujours restées telles dans leur écriture. Or, l'inscription du Louvre nous montre que, dès cette époque, l'assyrien de Nabuchodonosor était compris, écrit et parlé en Chaldée; il nous paraît donc certain que les rois de la première dynastie parlaient, comme les derniers rois de Babylone, une langue dont les difficultés inhérentes à son expression graphique pouvaient seules nous cacher le véritable caractère. Aussi est-il vrai de dire que les autres inscriptions de cette époque dans lesquelles le système idéographique domine ne représentent pas une langue nouvelle; elles ne diffèrent que par le *style* de la rédaction et elles deviendront intelligibles dès que l'on pourra rendre aux groupes, idéographiques ou allophones, leur véritable rôle et leur véritable articulation.

---

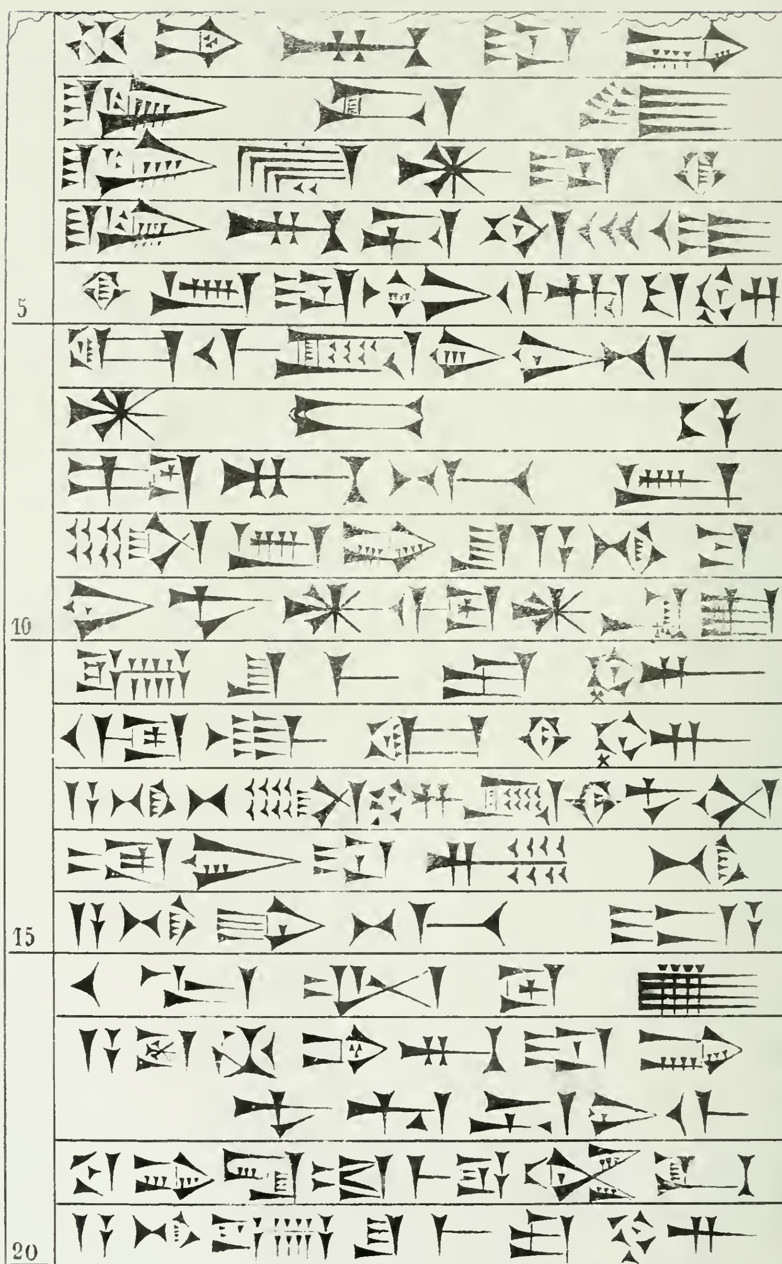
Caen, typ. de A. Hardel.—15 Juin 1863.

# INSCRIPTIONS DE HAMMOURABI

## N°1 (Musée du Louvre)

*Facsimile en Caractères Archaïques de Babylone.*

1re CÔTE.



*Lith. Th. [illegible], à Lisieux.*

## N°1 (Musée du Louvre)

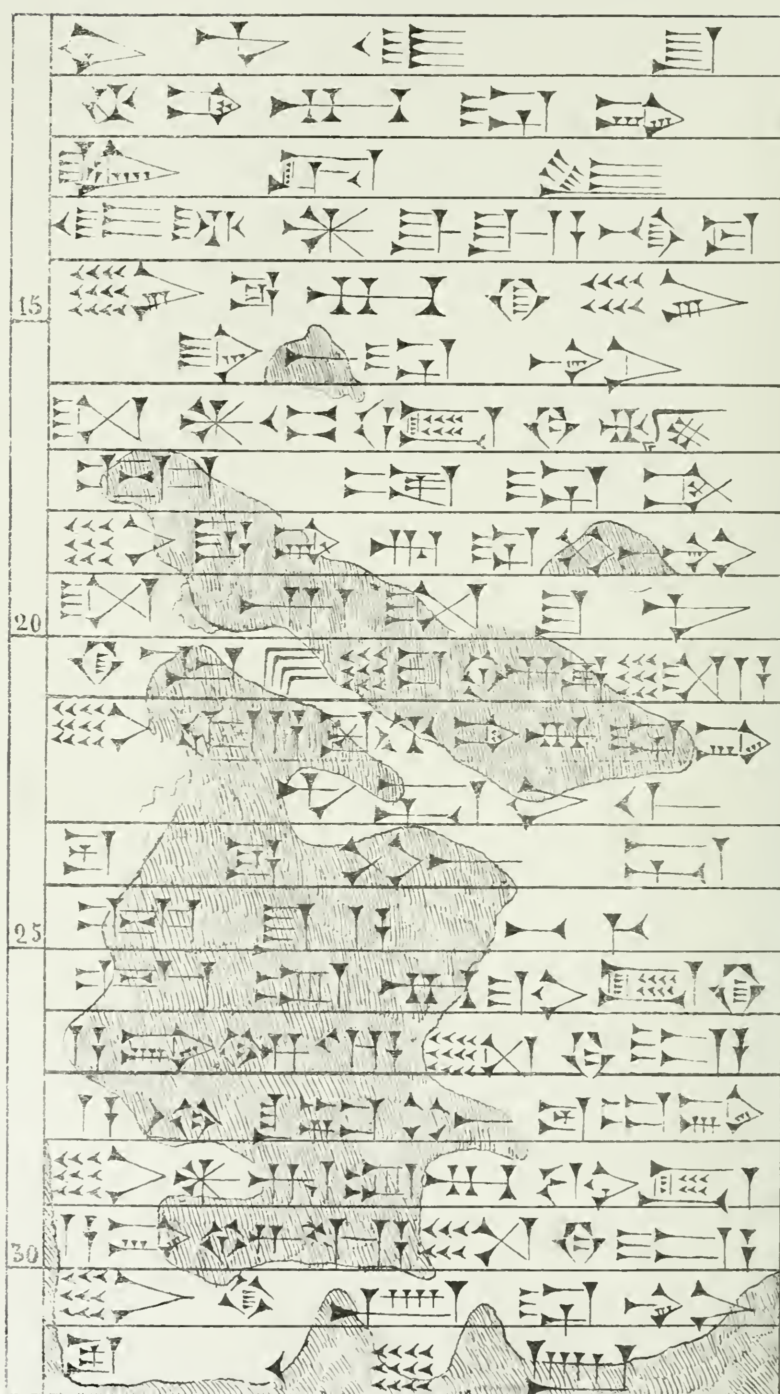
*Transcription en Caractères Ordinaires.*

1er CÔTÉ.

*Lith. Th. Patel à Lisieux*

## 2me CÔTÉ.

## 2me CÔTÉ.



Lith. Th. Fatet à Lisieux

Lith. Th. Pulet à Lisieux

# INSCRIPTIONS DE HAMMOURABI

## N°. 2 (British Museum.)

*Facsimile en Caractères Archaïques de Babylone.*

### 1er CÔTÉ

*Lith. Th. Petel, à Lisieux.*

# INSCRIPTIONS DE HAMMOURABI

## N°. 2 (British_Museum.)

*Transcription en Caractères Ordinaires.*

### 1er CÔTÉ

Lith. Ph. Putel, à Lisieux.

# Inscriptions de Hammourabi

## 2^me CÔTÉ

## 2me CÔTÉ

# INSCRIPTIONS DE HAMMOURABI

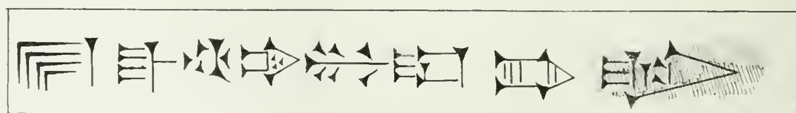
## N°.3 British Museum.

*Facsimile en Caractères Archaïques de Babylone.*

### BRIQUE DE SENKEREH

## N°.4 (British Museum.)

*Anneaux de Kalwadha.*



Lith. Th. Putel, à Lisieux.

## N° 3 British Museum

*Transcription en Caractères Ordinaires.*

### BRIQUE DE SENKEREH

## N° 4 (British Museum.)

*Anneaux de Kudurmabuk.*

*Lith. Th. Fatel, à Louvain.*

